

U d'of OTTAWA



39003005612584



April 18, 1961



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE

V^e LIVRE DE RABELAIS

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE

V^E LIVRE

DE

RABELAIS

Par le Bibliophile JACOB



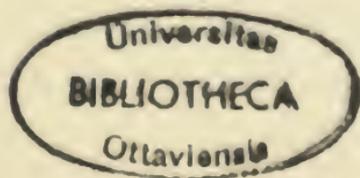
PARIS

DAMASCÈNE MORGAND & CHARLES FATOUT

LIBRAIRES

Successeurs de M. E. CAEN, passage des Panoramas, 55

—
1881



Z
8730
.L14
1881

Cette édition a été tirée à 130 exemplaires numérotés :

100 exemplaires sur papier de Hollande (n^o 31 à 130).

10 — sur papier de Chine (n^o 1 à 10).

20 — sur papier Whatman (n^o 11 à 30).

N^o

65

À Monsieur WILSON,
Sous-Secrétaire d'État des Finances.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous dédier cette Etude bibliographique sur le Ve livre de Rabelais.

C'est un hommage que j'aime à vous rendre, pour vous remercier d'avoir pris l'initiative de l'érection d'une statue de Rabelais, dans la ville de Chinon, qui l'a vu naître.

Vous avez habité souvent le château de Chenonceau qui appartient à votre famille, le plus beau et le plus précieux des châteaux de France. C'est à Chenonceau, au milieu des souvenirs historiques et des chefs-d'œuvre du XVIe siècle,

que l'idée vous est venue, sans doute, de faire élever une statue au plus grand génie, au plus illustre écrivain, que la Touraine ait produit.

J'ai voulu apporter, en quelque sorte, mon humble concours à votre généreuse entreprise, en m'efforçant de défendre l'héritage philosophique et littéraire que Rabelais nous a laissé et qui doit arriver intact à la postérité la plus reculée.

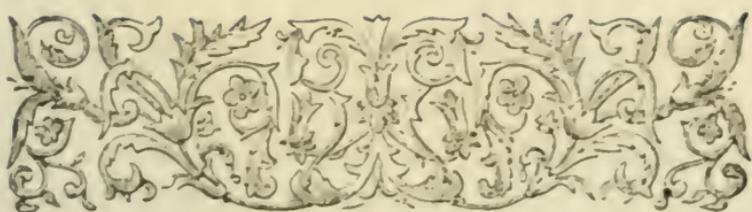
Je suis, avec respect, votre très dévoué et très obéissant serviteur.

1^{er} juin 1881.

PAUL LACROIX,

(Bibliophile JACOB),

Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.



ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE V^e LIVRE DE RABELAIS

Au moment où l'on vient d'élever une statue à Rabelais dans la ville de Tours et où l'on se prépare à lui en élever une autre dans sa ville natale de Chinon, il nous paraît utile et opportun de discuter et de réfuter, une fois pour toutes, l'opinion qui tend à mettre en doute l'authenticité du V^e livre de son ouvrage et qui n'a pas encore rencontré d'adversaire déterminé et convaincu.

Cette opinion, fort ancienne, il est vrai, puisqu'elle remonte à la fin du xvi^e siècle, ne s'appuie pourtant sur aucun fait établi, sur aucune preuve sérieuse, sur aucun document contemporain de la publication du V^e livre; les nombreux éditeurs ou commentateurs des œuvres de Rabelais l'ont acceptée ou l'ont repoussée, chacun suivant son sentiment personnel, sans chercher à la combattre ou à la détruire par une critique savante et éclairée: ce qui n'a fait qu'accroître le doute, en le perpétuant et en le laissant se fortifier de quelques allégations vagues et trompeuses. Aussi, l'érudition moderne semble-t-elle aujourd'hui donner crédit à ce doute, qu'elle n'a pas étudié à fond et qu'elle ne devrait accepter, pour ainsi dire, que sous bénéfice d'inventaire.

Il y a longtemps que nous aurions pris la parole dans la question, si nous n'eussions pas attendu que le savant le plus compétent en matière rabelaisienne, M. Anatole de Montaiglon, se fût prononcé pour ou contre, après examen définitif de cette question, qui n'a jamais été sérieusement traitée par les ra-

belaisiens. M. de Montaiglon s'est contenté de nous donner, dans son édition de Rabelais, le meilleur texte des quatre premiers livres du *Gargantua* et du *Pantagruol*, et de publier, pour la première fois, le texte littéral d'un manuscrit du V^e livre, que j'avais déjà fait connaître trente ans auparavant, en le faisant servir à reconstituer le texte imprimé du V^e livre, pour mon édition de Rabelais de 1840.

M. de Montaiglon ne s'est pas prononcé sur une question qui intéresse à si haut degré les admirateurs et les amis de Rabelais; mais il n'a pas caché, à son entourage d'érudits, quel était son sentiment personnel, affirmé d'ailleurs de longue date, et nous ne sommes pas étonné de retrouver son opinion assez nettement indiquée dans les travaux récents des savants et intelligents éditeurs de Rabelais, MM. Rathery et Burgaud des Marets, Marty-Laveaux, Pierre Jannet et Louis Moland. Or, cette opinion, qu'il faut arrêter à sa source, est un doute plus ou moins caractérisé sur l'authenticité du V^e livre, dans lequel la part de Rabelais serait très restreinte

et qui aurait été systématiquement modifié et transformé par un éditeur inconnu et sans doute par un protestant.

Nous allons donc remonter aux origines de la question, en exposant chronologiquement toutes les opinions qui se sont produites depuis le xvi^e siècle jusqu'à présent, pour ou contre l'authenticité du V^e livre de Rabelais.

I

Le *Quatrième livre de Pantagruel*, achevé d'imprimer le 28 janvier 1552, avait été publié, avec privilège du roi, chez Michel Fezandat, à Paris; mais un arrêt du Parlement, en date du 1^{er} mars 1551 (1552, nouveau style), en suspendit la vente. Rabelais s'était fait de si puissants protecteurs, même parmi le haut clergé (ce IV^e livre était précédé d'une épître au cardinal de Châtillon), qu'il ne fut pas inquiété pour cette publication et que le roi Henri II fit savoir au Parlement que le privilège accordé au livre couvrait à la fois l'auteur et son libraire.

Cependant Rabelais ne songea pas à faire paraître le V^e et dernier livre de son ouvrage, quoique ce livre eût été commencé et en partie achevé depuis près de deux ans, comme nous le démontrerons tout à l'heure : il l'avait

peut-être abandonné, en renonçant à le finir, car il se sentait vieux et valétudinaire; il avait besoin de repos physique et moral; il ne se souciait plus d'affronter de nouveaux dangers et de nouvelles persécutions: il voulait pouvoir mourir tranquille dans son lit.

C'est à ce motif de prudence qu'il faut attribuer la résignation simultanée des deux cures, que possédait alors Rabelais et qui étaient pour lui de simples bénéfices n'exigeant ni la résidence obligatoire ni la pratique des devoirs curiaux. Il se démit, à la fois, de la cure de Saint-Martin de Meudon, au diocèse de Paris, et de celle de Saint-Christophe de Jambet, au diocèse du Mans, le 9 janvier 1552, c'est-à-dire un mois à peine avant l'apparition de son IV^e livre. L'évêque de Paris, qui était toujours le cardinal du Bellay, et son coadjuteur, l'évêque du Mans, qui était son neveu, Jean du Bellay, cardinal de Langey, conservèrent probablement à Rabelais une petite part dans les revenus paroissiaux de ces deux cures qu'il résignait, et, en tout cas, ils lui faisaient une pension alimentaire, à laquelle le cardinal de Châtillon et le

duc de Guise, seigneur de Meudon, ajoutaient certainement de fréquents témoignages de leur munificence. En outre, il est à peu près sûr que, Rabelais, comme ancien curé de Meudon, s'était réservé un logement dans le presbytère de son ancienne cure où il avait transporté sa bibliothèque et son cabinet de travail.

Nous reviendrons, une autre fois, sur cette bibliothèque, qui était assez importante, sinon considérable, et dont plusieurs manuscrits, portant la devise autographe et la signature de Rabelais, se retrouvent dans l'ancien fonds de la Bibliothèque du roi.

Rabelais, à cette époque, était, d'ailleurs, en possession d'un canonicat dans l'abbaye séculière de Saint-Maur-des-Fossés, où le cardinal du Bellay, quoique retiré à Rome depuis la mort de François I^{er}, n'avait pas cessé d'exercer ses droits d'abbé commandataire; il habitait même, quand il résidait à Paris, dans la maison canoniale appartenant à l'abbaye. Cette maison, sise rue des Jardins-Saint-Paul, devait être l'ancien hôtel

des abbés de Saint-Maur-des-Fossés, que l'abbé et le chapitre de ce couvent s'étaient réservé, en 1362, lorsqu'ils vendirent au dauphin Charles, fils du roi Jean, les terrains annexés qu'ils possédaient entre l'hôtel de l'archevêque de Sens et les jardins de l'hôtel Saint-Paul.

La publication du IV^e livre de *Pantagruel*, avec privilège du roi, avait été un évènement, et l'on s'étonnait que l'auteur, qui s'était nommé sur le titre de cette édition, en s'intitulant *docteur en médecine*, n'eut pas été poursuivi, ainsi que le libraire Michel Fezandat. Théodore de Bèze, dans l'*Epistola Passavantii*, pièce satirique contre le président Lizet, imprimée à la fin de 1552, avait expliqué ainsi l'indulgence des magistrats, à l'égard de Rabelais, qu'il qualifiait du nom même de son héros Pantagruel : « Pantagruel, avec son livre, qu'il fit imprimer sous les auspices des cardinaux, qui aiment à vivre comme il parlait. » (*Pantagruel, cum suo libro, quem fecit imprimere per favorem cardinalium qui amant vivere sicut ille loquebatur*). Ce qui ne veut pas dire, comme on l'a cru d'après ces mots :

sicut ille loquebatur, que Rabelais fut déjà mort, à cette époque, c'est-à-dire dans le cours de l'année 1552.

Rabelais, à la suite du fâcheux éclat que l'impression de son IV^e livre avait produit, non seulement à Genève parmi les calvinistes, mais encore en France auprès des catholiques, se tenait à l'écart et ne répondait plus même à ses ennemis qui le dénonçaient comme un hérétique ou comme un athée; il ne songeait qu'à se faire oublier, pendant qu'on réimprimait, à Paris même, clandestinement il est vrai, et sans privilège du roi, la première édition de ses œuvres, sous ce titre: *Les Œuvres de M. François Rabelais, docteur en médecine, contenant la vie, faits et dicts héroïques de Gargantua et de son filz Panurge (sic), avec la Prognostication Pantagrueline. M. D. LIII.* Le nom de *Panurge* était introduit à dessein, dans le titre de cette édition, au lieu du nom de *Pantagruel*, qui sentait l'hérésie et que les catholiques, comme les protestants, avaient mis à l'index: il fallait détourner l'attention des *caphars*, comme les appelle Rabelais, et non l'attirer sur

un livre imprimé en secret pour les pantagruélistes *et non aultres*.

Cette édition, in-16, de 932 pages et 10 feuillets non chiffrés, sans nom de lieu d'impression ni d'imprimeur, fut mise en vente sous le manteau, dans le même temps que Rabelais venait de mourir à Paris.

II

Scévole de Sainte-Marthe, dont la famille poitevine s'était trouvée souvent en relations amicales avec Rabelais, et qui avait pu lui-même le connaître, puisqu'il était né à Loudun en 1536, n'a pas mentionné la date de sa mort, en disant, le premier, dans les *Elogia Gallorum doctrinæ illustrium* (1598) : « Il est mort dans le bourg de Meudon, à un quart de lieue de Paris, où il possédait un petit bénéfice ecclésiastique, qu'il devait à la faveur du cardinal de Bellay ; » (*Mortuus est apud Meudonium, vicum agri Parisiensis, ad quartum lapidem, ubi tenue sacerdotium, Cardinalis beneficio, possidebat*).

Mais Guillaume Colletet, qui a traduit ou plutôt paraphrasé les *Elogia* de Scévole de Sainte-Marthe, rectifie en ces termes l'erreur de cette biographie, dans la notice qu'il avait

consacrée à Rabelais en composant la *Vie des poètes françois*, dont le manuscrit inédit a été détruit dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre en 1871 :

« Il mourut, non point à Meudon, comme le dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des écrivains le croient, mais à Paris, l'an 1553, âgé de soixante-dix ans, en la rue des Jardins, sur la paroisse Saint-Paul, au cimetière duquel il fut enterré et proche d'un grand arbre, que l'on y voyoit encore il y a quelques années,

Religione patrum multos servata per annos.

» Ce qui témoigne assez qu'il mourut dans la véritable créance de nostre religion, quoyque ses envieux et ses ennemis, gens qui n'ont jamais manqué d'attaquer la plus haute vertu, allèguent qu'il mourut en athée; car il est certain que, sur la fin de ses jours, rentrant en soy-mesme, reconnoissant ses peschez et ayant recours à l'infinie miséricorde de Dieu, il rendit son esprit en fidèle chrestien. »

Guillaume Colletet avait vu l'arbre, au pied duquel Rabelais était enterré, et il tenait ce renseignement précis de Charles Faye,

sieur d'Espesse, conseiller du roi et son ambassadeur en Hollande, lequel avait appris ces détails, dit-il, de la bouche même du président d'Espesse, son père, « qui estoit un des grands amys de ce docte deffunct. »

Colletet fait ici une confusion de personnes, qu'il est nécessaire de relever. Ce n'est pas Jacques Faye, président à mortier, père de l'ambassadeur en Hollande, qui avait été l'ami de Rabelais ; c'était l'aïeul de l'ambassadeur, Barthélemi Faye, né à Lyon, président aux enquêtes dans le Parlement de Paris, et auteur de deux ouvrages latins imprimés : *Energumeticus* et *Alexiacus*. Le président d'Espesse, né en 1543, était donc âgé de neuf ou dix ans lors du décès de Rabelais, mais un enfant peut garder la mémoire très nette et très précise des faits qui l'ont frappé, soit qu'il en ait été le témoin oculaire, soit qu'il en ait oui parler, d'autant plus que le nom de Rabelais devait revenir sans cesse dans les entretiens de la famille d'Espesse.

Charles Faye, l'ambassadeur en Hollande, qui mourut en 1638, dans un âge assez avancé, se plaisait à évoquer aussi le souvenir

de Rabelais, et c'est son témoignage irrécusable que Colletet, Guy-Patin et le P. Pierre de Saint-Romuald (Guillebaut) nous ont transmis au sujet de la mort de Rabelais et de sa sépulture.

« Ce n'est pas, dit ce dernier dans son *Trésor chronologique et historique* (Paris, Ant. de Sommaville, 1647, 3 vol. in-folio, t. III, p. 591), ce n'est pas dans sa cure que notre François Rabelais, curé de Meudon, a fini ses jours, comme le vulgaire a crû jusqu'à présent, mais à Paris, dans une maison de la rue des Jardins, et fut enterré dans le cimetière Saint-Paul, au pied d'un arbre qui s'y voit encore aujourd'huy, selon que le sieur Patin, docte médecin de Paris, l'a sceu de feu M. d'Espesse, conseiller d'Etat et ambassadeur en Hollande, qui l'avoit appris de feu M. le président d'Espesse, son père. »

Le P. de Saint-Romuald est beaucoup plus explicite dans un autre ouvrage moins connu, qu'il publia plus tard : *Annales chronologiques et historiques* (Paris, Clousier, 1665, 2 vol. in-12, t. I^{er}, p. 392). Voici ce qu'il rapporte, à la date du 9 avril de l'an 1553 : « Fran-

çois Rabelais, de Chinon, mourut en la paroisse Saint-Paul, à Paris, où il est inhumé et où il s'étoit fait apporter, malade, de sa cure de Meudon. Il avoit esté cordelier, puis se fit médecin, et enfin devint curé. Il rendit son esprit en raillant comme il avoit passé sa vie en raillerie. »

Guy-Patin, dans une lettre à son ami Falconnet, se borne à relater le témoignage de Charles Faye, seigneur d'Espesse: « Rabelais est mort à Paris, l'an 1553, dans la rue des Jardins, paroisse de Saint-Paul, et il y est enterré, dans le cimetière, au pied d'un grand arbre: *Religione patrum multos servata per annos*. Il dit, en mourant: « Tirez le rideau, la farce est jouée! »

III

La farce que Rabelais avait jouée, pour la plus grande joie des pantagruélistes *et non aultres*, comme il le disait sur le titre de ses livres, c'était son *Gargantua*, c'était son *Pantagruel*, dont les quatre premiers livres avaient paru de son vivant et dont il laissait le V^e inachevé, mais bien digne, néanmoins, de paraître après sa mort.

Nous ne savons rien des manuscrits autographes de Rabelais : on ignore absolument en quelles mains ils tombèrent après lui. On est fondé à croire cependant, comme nous l'avons dit plus haut, que sa bibliothèque et ses papiers étaient restés dans la maison curiale de Meudon, qu'il n'avait pas quittée, en cessant d'être curé de cette paroisse.

Il avait aussi, dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, une chambre, qu'il occupait en-

core quelquefois : « Ce fut là, dit le P. de Saint-Romuald dans un autre passage de son *Trésor généalogique et historique*, ce fut là qu'il travailla après son livre de *Pantagruel*, son esprit profane prévalant sur tout ce qu'il avoit de dévotion. On y montre encore aujourd'huy, par singularité, sa chambre. » Cette chambre de Rabelais, on la montrait toujours aux curieux, à la fin du xvii^e siècle, comme Thomas Corneille l'a dit, en parlant de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dans son *Dictionnaire géographique et historique* (Paris, 1708, 3 vol. in-folio).

Rabelais mort, les éditions de ses œuvres, contenant les quatre premiers livres seulement, se multiplient, sans amener aucune poursuite de la part de l'autorité judiciaire. On les réimprime à Paris, sans date et sans indication du lieu d'impression (in-16 de 740 pages et 14 feuillets non chiffrés) ; puis, à Troyes, par *Loys qui ne se meurt point*, en 1556 (2 vol. in-16, de 415 et 547 p. avec 11 feuillets de table).

Mais on ne signale pas encore l'existence du V^e livre, qui était connu des seuls amis

de Rabelais, si la composition de ce livre date de 1550, ainsi que nous croyons pouvoir le prouver. Ce n'est qu'en 1562 qu'on vit circuler quelques exemplaires d'une brochure in-8°, de 32 feuillets, intitulée : *l'Isle sonnante, par maistre François Rabelais, qui n'a point encore esté imprimée ne mise en lumière : en laquelle est continuée la navigation faicte par Pantagruel, Panurge et aultres officiers*. IMPRIMÉ NOUVELLEMENT.

Cette brochure, qui passa inaperçue ou qui du moins n'arriva que dans bien peu de mains, eut pourtant un retentissement de scandale, car son titre de *l'Isle sonnante* resta dans l'esprit d'une foule de gens qui n'en avaient jamais vu un seul exemplaire. Aussi, en plein xvii^e siècle, on parlait de *l'Isle sonnante*, comme si c'était le V^e livre de Rabelais, quoique l'édition rarissime et même introuvable, publiée, sous ce titre, neuf ans après la mort de l'auteur, ne contînt que les seize premiers chapitres du V^e livre, dans lequel huit chapitres seulement sont consacrés à la description de *l'Isle sonnante*. Il faut supposer que les exemplaires de cette

brochure ont été soigneusement détruits, car les éditeurs modernes de Rabelais l'ont cherchée inutilement dans toutes les bibliothèques publiques et particulières de la France et de l'étranger.

L'existence du V^e livre de Pantagruel était donc désormais bien constatée, et on n'attendit que deux ans pour le voir paraître tel que Rabelais l'avait laissé, c'est-à-dire non terminé, non revu et très incomplet : *Le cinquieme et dernier livre des faicts et dictz heroïques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en médecine : auquel est contenu la visitation de l'oracle de la dive Bacbuc et le mot de la Bouteille, pour lequel avoir est entrepris tout ce long voyage.* NOUVELLEMENT MIS EN LUMIÈRE. M. D. LXIII, in-16 de 98 feuillets cotés 113 (les chiffres sautent de 16 à 33, ce qui semble impliquer la suppression de 16 feuillets) et de 5 feuillets non chiffrés pour la table des chapitres. Le chapitre des *Apedestres*, qui était le xv^e dans *l'Isle sonnante*, ne figure pas dans cette édition, ni dans les deux éditions suivantes : *Lyon, Jean Martin, 1565, in-16,*

et sans nom de lieu, *imprimé l'an* M. D. LXV, in-8°. C'est dans une seconde édition de *Lyon, Jean Martin, 1667*, que ce chapitre fut réintégré à sa place.

Mais, chose étrange, ce V^e livre, le plus hardi, le plus redoutable des cinq qui composent l'œuvre de Rabelais, ne rencontre aucun obstacle, ne soulève aucune opposition, n'entraîne aucune mesure répressive, de la part de l'autorité judiciaire. Il a pris sa place dans les œuvres de Rabelais, qu'on réimprime partout, ouvertement et publiquement, sans causer le moindre scandale, excepté chez les protestants de Genève, car si Calvin, dans son traité *De scandalis*, publié en 1550, accusait Rabelais d'avoir profané le saint Evangile par une audacieuse dérision, Robert Estienne, après la mort de l'auteur, reprochait aux théologiens de Paris de n'avoir pas fait brûler l'*athée* et *blasphémateur* Rabelais, avec son livre. Ce livre, toutefois, avait été censuré et condamné, par le Concile de Trente; il était inscrit à toujours sur les listes de l'Index, en Cour de Rome.

Jamais les œuvres de Rabelais n'avaient eu plus de vogue en France, et un libraire de Paris, Richard Breton, avait profité de cette vogue, en 1565, pour faire paraître, comme un corollaire des œuvres de Rabelais, les *Songes drolatiques de Pantagruel, où sont contenues plusieurs figures de maistre François Rabelais, et dernière œuvre d'iceluy, pour la recreation des bons esprits*. Cette bizarre et curieuse publication, qu'on disait faite d'après les dessins originaux trouvés dans le cabinet de Rabelais, ne rencontra pas un seul critique pour contester sa provenance et nier son origine.

IV

La Croix du Maine n'avait daigné accorder à Rabelais que quelques lignes insignifiantes, dans sa *Bibliothèque françoise* (Paris, Abel L'Angelier, 1584, in-folio), et Antoine Du Verdier ne l'avait nommé dans la sienne (Lyon, 1585, in-folio), que pour l'accabler d'injures, en l'appelant *moqueur de Dieu et du monde*, et en disant que, « quoique docte, il a mis néanmoins, parmi ses escrits, des traits d'impiété, et, si j'ose dire, ressentant l'athéisme à pleine gorge.

Mais, à peu d'années de là, Du Verdier faisait réparation d'honneur à la mémoire de Rabelais et revenait sur son premier jugement, dans un grand ouvrage, qui ne fut imprimé qu'après sa mort : *Prosopographie ou Description des personnes illustres, tant chrestiennes que profanes* (Lyon, Paul Frelon, 1603, 3 vol. in-folio).

« J'ai parlé, dit-il, de François Rabelais, en ma *Bibliothèque*, souvent de commune voix et par ce qu'on peut juger par ses œuvres, mais la fin qu'il a faict fera juger de luy autrement que l'on n'en parle communément. Quant à ses œuvres, on y descouvre un merveilleusement bel esprit. Son malheur est que chacun s'est voulu mêler de pantagruéliser, et sont sortis plusieurs livres sous son nom, adjoûtez à ses œuvres, qui ne sont de luy, comme *l'Isle sonnante*, faicte par un Escholier de Valence, et autres. Il a esté premièrement cordelier, puis autres deux fois moine, puis médecin, puis curé de Meudon, comme j'ay veu par une lettre escrite de sa main, par laquelle il mande à un amy, qu'il a de bons paroiciens en M. et M^{me} de Guise. Il a esté touché de repentance, contre ce qu'on croit, et ne veul obmettre que M. l'Evesque d'Evreux (le cardinal du Perron) a un Galen, où il y a quelques notes en marge, escrites de la main de Rabelais, et, où Galen sous-tient l'Ame estre mortelle, il a escrit : *hic vero se Galenus plumbeum ostendit*. Le Roy, à présent heureusement régnant, di-

sant que Rabelais estoit bon compagnon et athée, ledit sieur Evesque luy dit ce que dessus. »

Tel est le point de départ de l'attribution de *l'Isle sonnante* à un *Escholier de Valence*, et cette opinion, émise à la légère, qui ne reposait que sur un quiproquo et un malentendu, fit son chemin rapidement parmi les esprits prévenus et irréfléchis.

Du Verdier était l'auteur inconscient du quiproquo, car il avait confondu *l'Isle sonnante* avec un petit livre de Guillaume des Autelz, intitulé : *Mytistoire baragouyne de Franfreluche et Gaudichon, trouvée depuis n'aguere d'un exemplaire escrit à la main, à la valeur de dix atomes, pour les recreations des bons fanfreluchistes. Auteur A. B. C. (jusqu'à z)*. On les vend à Lyon, par Jean Dieppi, 1574, in-16 de 48 feuillets.

On lit, en effet, dans la *Bibliothèque françoise* d'Antoine Du Verdier, à l'article de Guillaume des Autelz : « Estant à Valence escholier en l'estude de Droit, il a escrit, à l'imitation de Rabelais en son œuvre de *Pantagruel*, un livre en prose, non moins facé-

tieux que de gaillarde invention, contenant dix-sept chapitres et intitulé: *Franfreluche et Gaudichon, mytistoire baragouyne de la valeur de dix atomes, pour la recreation de tous bons fanfreluchistes*, imprimée à Lyon, par Jean Dieppi. » Du Verdier avait eu probablement sous les yeux une des premières éditions lyonnaises de ce petit livre, éditions, que les bibliographes citent, sans les avoir jamais vues, parce qu'elles furent détruites sans doute, comme celle de *l'Isle sonnante*: Lyon, sans date, in-8°, ou 1559, in-8°, ou 1560, in-16.

Le nom de l'auteur de cette plate imitation de Rabelais ne fut révélé que tardivement par Du Verdier, car Etienne Pasquier ne le connaissait même pas, puisqu'il le désigne, dans une de ses lettres (la 8^e du livre 1^{er}), comme un des plus mauvais imitateurs anonymes de Rabelais: « L'un, sous le nom de Ladulfî (Noël du Fail), en ses *Propos rustiques*; l'autre, sans nom, en son livre des *Fanfreluches*. »

L'idée nous vient tout à coup que ce Guillaume des Autelz, *l'Escholier de Valence*,

pourrait bien avoir publié, à Lyon, en 1562, la première édition de *l'Isle sonnante*, d'après une copie qu'il aurait prise en cachette sur le manuscrit du V^e livre de Rabelais, manuscrit qui était alors entre les mains du chef de la Pléiade, Pierre de Ronsard, ou du moins dans celles de son frère, Charles de Ronsard, abbé de Tyron, comme nous essayerons de le démontrer plus loin.

Guillaume des Autelz, parent de Pontus de Thyard, un des poètes de la Pléiade, qui ne devint évêque de Châlon-sur-Saône qu'en 1578, s'était attaché à l'école de Ronsard, et poétisait ou ronsardisait alors de toutes ses forces. C'est en 1560 qu'il publia, à Lyon, *le Repos de plus grand travail*, son premier recueil de poésies, dédié à sa Sainte, mais cet *Escholier de Valence* affectait un jargon mêlé de grec et de latin aussi peu intelligible et aussi ridicule que celui de *l'Escholier limousin*, du second livre de Rabelais.

L'attribution de *l'Isle sonnante* à un Écolier de Valence fut alors si universellement acceptée, qu'elle se reproduit encore, de temps à autre, dans des ouvrages de littérature. Le

Duchat, dans son commentaire sur Rabelais (notes sur le prologue du V^e livre), a cependant très bien démontré la misérable origine de cette tradition *presque généralement répandue*, qui voulait que *l'Isle sonnante* eût été composée et publiée par l'Écolier de Valence, qu'on ne nommait pas et qui n'était connu de personne. Cette grossière erreur, sans cesse démentie, ne subsistait pas moins par le fait de l'ignorance ou de la légèreté de ceux qui l'avaient d'abord accueillie, puisque Etienne Tabourot, en parlant de Rabelais dans les *Bigarrures et touches*, qui parurent pour la première fois en 1582, ne s'était pas fait faute de dire que le V^e livre *est attribué* à cet Écolier.

Une erreur du même genre prit naissance, au commencement du xvii^e siècle, quand le médecin Louis Guyon, sieur de la Nauche, se fut avisé de donner un père anonyme au V^e livre, dans ses *Diverses leçons contenant plusieurs discours, histoires et faits mémorables* (Lyon, 1603, in-8^o), où il consacre à Rabelais une assez bonne page, qu'il termine malheureusement par cette naïveté ou plutôt

ce mensonge : « Quant au dernier livre, dit-il, qu'on met entre ses œuvres, qui est intitulé *l'Isle sonnante*, qui semble à bon escient blasmer et se moquer des gens officiers de l'Église catholique, je proteste qu'il ne l'a pas composé, car il se fit longtemps après son décès. J'estois à Paris, lorsqu'il fut faict, et sçais bien qui en fut l'auteur, qui n'estoit médecin. »

Le bonhomme Louis Guyon, qui n'avait pas plus de quarante-cinq ans, à l'époque où il fit paraître à Lyon la première édition de ses *Diverses leçons*, attendu qu'il mourut en 1630 dans un âge avancé, ne savait pas même que *l'Isle sonnante* avait paru en 1562, c'est-à-dire lorsqu'il était à peine âgé de quatre ans !

Eh bien ! tels sont les seuls témoins qu'on ait mis en avant pour prouver que Rabelais n'était pas l'auteur du V^e livre de *Pantagruel* : Antoine Du Verdier, né à Montbrison en 1544, dix-huit ans avant la publication de *l'Isle sonnante* et neuf ans avant la mort de Rabelais ; Louis Guyon, né à Dôle vers 1559, c'est-à-dire six ou sept ans après la mort de Rabelais.

Que sont, qu'étaient ces ouï-dire incohérents ou ridicules, recueillis à l'aventure et répétés sans examen par deux écrivains de médiocre valeur, en comparaison des éclatants témoignages d'admiration, que deux hommes considérables, le président Auguste de Thou et le cardinal du Perron, ne craignaient pas d'accorder hautement et sans réserve à l'œuvre de Rabelais en général, et sans faire aucune distinction entre les cinq livres qui composent cette œuvre? De Thou, dans un passage remarquable des Commentaires qu'il écrivait sur sa propre vie, et dans les beaux vers latins que lui avait inspirés sa visite à l'hôtel de la Lamproie, où Rabelais était né, en la ville de Chinon; du Perron, dans ses paroles imposantes, en ne jugeant digne de son estime que ceux *qui avaient lu le livre*, c'est-à-dire l'œuvre de Rabelais.

Nous en avons donc fini avec l'Écolier de Valence, comme avec le prétendu auteur, également anonyme, qui « n'était pas médecin » et qui composait, à Paris, *l'Isle somnante*, quinze ou vingt ans après que ce fragment du V^e livre de Rabelais eut été mis en lu-

mière, sans doute à Lyon ! Nous aurons bientôt à discuter plus sérieusement les raisons plus ou moins spécieuses que la critique moderne a fait valoir contre l'authenticité du V^e livre.

V

Il faut d'abord passer en revue, sans les discuter, les opinions contradictoires des érudits, des commentateurs, des lettrés, qui ont cherché à reconnaître si Rabelais était ou n'était pas l'auteur de ce V^e livre, loué, admiré par les uns, dédaigné, méprisé par les autres.

Le xvii^e siècle, cependant, semble avoir laissé de côté cette question d'origine, qui avait préoccupé les lecteurs du V^e livre, à la fin du xvi^e siècle. On réimprimait souvent les œuvres de Rabelais, en France et surtout dans les Pays-Bas, mais les éditeurs de ces œuvres ne songeaient pas à donner leur avis personnel sur l'authenticité de ce V^e livre, qui faisait aussi bonne figure que les autres dans les éditions auxquelles on n'ajoutait pas encore de commentaires.

L'anonyme à qui l'on doit l'*Alphabet de l'auteur françois*, qu'on a imprimé pour la première fois à la suite des éditions elzéviennes, ne dit pas un mot qui puisse faire croire qu'il eût soupçonné une différence de composition, de style ou de pensée, dans ce V^e livre, qui lui fournit un plus grand nombre de mots à interpréter que les quatre livres précédents.

Il n'y a que Jean Bernier, médecin de Blois, qui, dans son *Véritable Rabelais réformé, ou Jugement et nouvelles Observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françoises de maître François Rabelais*, (Paris, Laurent d'Houry, 1697, in-12), émette un doute sur les interpolations que peut renfermer le V^e livre de *Pantagruel* : « Encore, dit-il, que quelques critiques ayant cru que ce livre n'est pas de notre docteur, le style et certains endroits me font croire qu'il est de Rabelais, interpolé par des libertins et huguenots. »

En 1711, paraît la première édition du *Rabelais* de Le Duchat, avec des commentaires très-amplés et très-savants, qui sont

encore les plus complets et les meilleurs qu'on ait faits sur notre *Auteur françois*, comme on l'avait surnommé par excellence. Le Duchat ne manqua pas d'exposer les arguments les plus solides qu'on avait pu trouver pour contester l'authenticité intégrale du V^e livre. Ces arguments auxquels Le Duchat répondait avec hésitation et assez incomplètement, nous les mettrons à néant, quand nous viendrons à les examiner plus loin.

Contentons-nous ici de consigner l'opinion personnelle de Le Duchat : « Ceux, dit-il, qui auront lu avec attention le V^e livre reconnoîtront à mille faits l'auteur des quatre premiers. Même génie, même tour, même genre d'érudition s'y découvrent partout, dans un degré qu'il n'est pas naturel qu'autre que Rabelais ait pu atteindre. »

L'opinion de Le Duchat devait être admise du moins pour un temps. Bernard de La Monnoie, qui était plus capable que personne de faire prévaloir cette opinion, s'est contenté de dire, dans une note sur l'article RABELAIS dans la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier : « Le quatrième livre (*du Pantagruel*) a

été le dernier qu'il ait fait lui-même imprimer. Le cinquième a été donné *sur ses mémoires*, mais avec des fautes qui ont été la plupart réparées dans l'édition de M. Le Duchat. »

Le P. Nicéron, qui, quoique barnabite, a rédigé une notice très impartiale et très sage sur la vie de Rabelais (*Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres* (Paris, Briasson, 1735, t. XXXII, p. 337 et suiv.), après avoir repris, avec plus d'adresse, les arguments que Le Duchat opposait aux critiques qui doutaient de l'authenticité du V^e livre, en vient à conclure que le V^e livre est *véritablement de Rabelais*, et il se sert, pour le prouver, des expressions mêmes que Le Duchat avait employées dans l'éloge de ce V^e livre, où le génie de l'auteur est aussi visible et aussi hautement accusé que dans toute son œuvre.

Il n'est pas indifférent de constater que les doutes qui s'étaient produits en France sur l'authenticité du V^o livre n'avaient pas eu d'écho dans les traductions de Rabelais, en langues étrangères, publiées en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, où le *Gargan-*

tua et le *Pantagruel* ne manquaient pas de lecteurs et d'admirateurs.

La traduction anglaise de Thomas Urchard, imprimée à Londres en 1698, avait même paru avec un commentaire composé par un protestant français, Antoine Motteux ou Le Motteux, qui n'hésite pas à déclarer que « le V^e livre est la plus belle partie de tout l'ouvrage. »

César de Missy, traducteur du commentaire de Le Motteux, en français, pour la grande édition du Rabelais de Le Duchat (*Amsterdam, Frédéric Bernard, 1741, 3 vol. in-4^o*), ne partageait pas, il est vrai, le sentiment de son compatriote, protestant comme lui : « Il y en a, dit-il, qui doutent beaucoup que le V^e livre soit de Rabelais. Je ne me charge point de faire valoir leurs raisons, mais je ne puis m'empêcher de reconnoître qu'ils ne me paroissent jamais plus forts, que lorsqu'ils soutiennent que le cinquième livre est inférieur aux quatre autres, quoiqu'au reste il ait bien son mérite. Il faudroit entendre là-dessus l'illustre M. de Moivre (protestant français, réfugié en An-

gleterre, à la révocation de l'édit de Nantes), qui, avec son génie transcendant pour les mathématiques, a un goût très vif pour les grandes beautés de Corneille, de Molière, de La Fontaine, de Rabelais, et qui est bien éloigné de regarder le V^e livre comme le plus beau. »

Ce n'était pas M. de Moivre, le mathématicien, qu'il eût fallu consulter sur cette question de littérature, mais bien les illustres rabelaisiens qui, comme le docte médecin Guy-Patin, ou bien Huet, évêque d'Avranches, avaient fait des œuvres de Rabelais l'étude et les délices de toute leur vie.

L'exemple du savant Huet, avait été suivi religieusement, à cet égard, par plus d'un respectable savant ecclésiastique, qui pardonnait à Rabelais ses audaces de satire et ses incongruités de langage, en faveur de sa lumineuse raison et de son merveilleux esprit.

L'Église catholique elle-même était indulgente pour ce grand philosophe évangélique, car on avait placé son buste dans la cour d'honneur du palais épiscopal de Paris : « Le

portrait, dit Jean Bernier, dans son *Véritable Rabelais réformé* (1697), celui qu'on voyoit il n'y a pas encore longtemps en la cour de l'Archevêché, étoit un buste de plâtre. »

VI

Il y eut, au milieu du xviii^e siècle, deux abbés qui publièrent simultanément, en 1752, une édition de Rabelais, avec notices et commentaires.

L'abbé de Marsy eut l'idée d'éclaircir et d'alléger, pour ainsi dire, les œuvres de son auteur favori, en supprimant dans le texte courant les passages obscurs ou inutiles, qu'il rejetait au bas des pages, sans supprimer un seul mot de l'original. Voici son opinion sur l'authenticité du V^e livre : « En général, dit-il, toutes les éditions qu'on a faites de ce livre sont pleines de variations ; ce qui prouve que Rabelais n'y a point mis la dernière main et que les éditeurs ne l'ont rédigé que sur les matériaux qu'ils ont trouvé dans ses papiers. C'est ce qui a fait croire, quoique fort mal à propos, que ce dernier livre n'étoit

point de Rabelais, comme le médecin Louis Guyon a eu l'audace de l'avancer. Ainsi, on ne sauroit douter que ce livre ne soit de Rabelais, au moins pour le fond. Il est probable, et l'on aperçoit même, en le lisant avec attention, que les premiers éditeurs de cette quatrième partie du *Pantagruel*, trouvant le manuscrit de Rabelais fort en désordre, ont rassemblé de leur mieux ces matériaux et ont même suppléé quelques transitions. »

On ne saurait trop reconnaître, comme on le verra plus loin, le bon sens et la divination qui ont dicté ce jugement, à l'abbé de Marsy, l'éditeur d'un Rabelais qu'il intitula le *Rabelais moderne*.

L'abbé Pereau a été moins scrupuleux dans les retranchements arbitraires et absolus qu'il fit subir, en son édition publiée sous le titre d'*Œuvres choisies*, au texte de notre auteur, où il n'a laissé, dit-il, « que ce qui peut flatter la délicatesse des gens de goût. » L'abbé Péréau, dans sa curieuse notice sur la vie de Rabelais, rapporte quelques-unes des raisons sur lesquelles on s'était fondé pour nier l'authenticité du V^e livre : « On peut bien, ajoutez-

t-il un peu légèrement, se ranger du parti de ceux qui croient que le V^e livre n'est pas de Rabelais. »

Voltaire et la secte philosophique avaient traité Rabelais et son œuvre, avec dédain, sinon avec mépris. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on sembla donc ne vouloir plus entendre parler du *Gargantua* ni du *Pantagruel*, quoique Ginguéné eût essayé, en 1791, de prendre au sérieux un ouvrage qui avait fait l'admiration du grand siècle où il parut; il voulut même le remettre en honneur dans une brochure de circonstance, intitulée : *De l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente et dans la Constitution civile du Clergé, ou Institutions royales, politiques et ecclésiastiques tirées de Gargantua et de Pantagruel.*

La question de l'authenticité du V^e livre n'intéressait plus personne, et il est bon à noter que, dans l'espace de près de soixantedix ans, il ne fut publié en France qu'une seule édition de Rabelais, celle de 1798, où l'éditeur Bastien s'est contenté de reproduire le commentaire de Le Motteux, traduit par

César de Missy. C'est aux persévérantes attaques de Voltaire contre Rabelais, qu'il faut attribuer cette incroyable insouciance du public lettré, pour un des plus grands écrivains français, à une époque où ses imitateurs anglais, Swift et Sterne, étaient souvent traduits et réimprimés dans notre langue.

VII

Cette injustice ne pouvait durer : en 1820, un fidèle rabelaisien, Stanislas de l'Aulnaye, trouva enfin un libraire (Desoer), pour publier l'excellente édition qu'il préparait depuis de nombreuses années et qu'il avait augmentée de précieux travaux philologiques. Cette édition, dont l'annotateur avait jugé convenable de ne pas exprimer un doute sur l'authenticité du V^e livre, fut accueillie avec tant de faveur, qu'il s'occupa d'en faire une nouvelle, plus complète encore et mieux ordonnée que la précédente, qui était épuisée et déjà rare. La seconde édition de Stanislas de l'Aulnaye commença donc à paraître (*Paris, Louis Janet, 1823, 3 vol. in-8°*), au moment où l'on en annonçait une autre, accompagnée des notes de tous les commentateurs, édition splendide, que deux amis,

Esmangart et Eloi Johanneau, avaient surchargée à l'envi de notes savantes et d'éclaircissements historiques. (*Paris, Dalibon, 1823, 9 vol. in-8^o*).

De l'Aulnaye aurait cru faire injure à la mémoire de Rabelais, en émettant un simple doute relativement à ses droits d'auteur du V^e livre; Esmangart et Eloi Johanneau ne semblent pas avoir eu le même respect pour cette possession d'état, confirmée par trois siècles d'admiration constante, car ils se bornent à répéter, dans leur commentaire un peu trop prolix, cette judicieuse remarque de Le Duchat : « Les gens de son temps, et qui étoient intimement liés avec lui, n'ont pas mis en doute que ce livre ne fût son ouvrage aussi bien que les précédents ; » et celle de l'abbé de Marsy : « Ils n'ont pas fait difficulté de le lui attribuer et même de le regarder comme celui de ses ouvrages, qui étoit le plus capable de le rendre immortel. »

Rabelais avait enfin reconquis sa vraie place dans la littérature française et il rentrait triomphalement dans la bibliothèque de tous les hommes instruits et éclairés. L'édition de

S. de l'Aulnaye fut réimprimée presque intégralement dans la collection compacte des Classiques français (*Paris, Lefèvre, 1835, grand in-8° à deux colonnes*), et le reviseur de cette édition n'eut garde d'y ajouter un seul mot qui eût trait à l'opinion, désormais abandonnée, qui présentait le V^e livre comme supposé par un faussaire, ou interpolé par les premiers éditeurs.

Moi-même, qui étais très jeune et très inexpérimenté alors, je n'eus pas même la pensée de revenir sur cette opinion, qui avait fait son temps et qui paraissait ne pouvoir plus revivre, lorsque je publiai une petite édition, très jolie et très mauvaise, des œuvres de Rabelais, où je n'avais mis que des notes explicatives du texte (*Paris, Jehenne, 1825-27, 5 vol. in-32*).

En même temps paraissait en Belgique une très bonne édition de Rabelais (*Bruxelles, Tancé, 1830, 7 vol. in-18*), augmentée d'un glossaire et des remarques historiques et philologiques de tous les commentateurs, que l'éditeur anonyme (l'avertissement est signé de l'initiale T) avait choisies, discutées

et rectifiées très judicieusement. Cet éditeur résuma en ces termes la question de l'authenticité du V^e livre : « Les nombreuses variations qui se trouvent dans toutes les éditions de ce livre ont fait croire à plusieurs critiques qu'il n'était pas de Rabelais. Le Duchat reconnaît, dans cette dernière partie, le style et l'esprit de l'auteur des quatre premiers livres. Le Motteux trouve cette dernière partie la plus belle de tout l'ouvrage. C'est aussi notre avis : elle est la plus philosophique et la plus audacieusement critique. »

A mon tour, maintenant. J'avais découvert, à la Bibliothèque du roi, un manuscrit du V^e livre, jusqu'alors inconnu, ou plutôt négligé, dont aucun bibliographe n'avait parlé, dont aucun éditeur de Rabelais n'avait fait usage. Je n'eus qu'à jeter les yeux sur ce manuscrit pour en apprécier toute la valeur : il ne renfermait pas sans doute un texte complet, tel que je l'avais désiré, tel que je le cherchais, depuis longtemps, mais il était bien du temps de Rabelais, et il offrait une foule de particularités intéressantes, dont je me promettais de tirer parti, au profit de la

grande édition de Rabelais, que j'avais projetée de longue date et dont je rassemblais au jour le jour les nombreux éléments. L'heure n'était pas venue d'entreprendre cette édition à peine ébauchée, et je crains bien que cette heure-là ne vienne jamais, car je suis trop vieux et trop occupé ailleurs pour consacrer à Rabelais deux ou trois ans de ma vie.

En 1840, un libraire de Paris, M. Charpentier, sachant par Sainte-Beuve, que j'avais dès lors beaucoup de matériaux accumulés pour cette grande édition, toujours promise et déjà annoncée dans les catalogues de MM. Firmin-Didot, me pria de donner mes soins à une petite édition compacte de Rabelais, en un seul volume in-12, édition commencée par Charles Labitte, qui s'était arrêté, de guerre lasse, après le premier livre. Je consentis non seulement à annoter les quatre livres suivants, mais encore à corriger, pour la première fois, le texte altéré du V^e livre, au moyen des innombrables variantes que me fournirait le manuscrit de la Bibliothèque du roi; je m'engageai de plus à placer, en tête de

cette édition, un abrégé de la vie de Rabelais, que j'avais en portefeuille et qui devait former plus d'un volume in-8^o.

Cette édition, compacte, préparée et imprimée en moins d'un an (*Paris, Charpentier, 1840, in-12*), eut un immense succès et se vendit à plus de 60,000 exemplaires. Mon Rabelais était devenu alors le vade-mecum de toute la jeunesse studieuse. Mais je n'avais pas exposé, je n'aurais pu grouper, dans cette édition populaire et usuelle, toutes les observations bibliographiques, que l'étude du manuscrit du V^e livre m'avait suggérées et que je résumerai plus loin, pour prouver, sans réplique, que ce V^e livre est tout entier de Rabelais, sans aucune interpolation, sans aucun changement capital.

J'avais déjà formulé mon opinion sur le V^e livre, dans ma notice sur Rabelais : « On essaya, disais-je, de contester à Rabelais ce cinquième livre, empreint de son esprit et de son style, admirable conclusion de son ouvrage ; on en fit honneur à un *écolier de Valence*, c'est-à-dire que l'on confondit la *Mythistoire barragouine de Fanfreluche et*

Gaudichon avec l'*Isle sonnante*, Guillaume des Autels avec Rabelais ! Mais le doute n'était pas possible, après la lecture du cinquième livre, qui demeura bientôt en toute propriété à son immortel auteur. »

VIII

On pouvait croire que le grand débat, soulevé depuis trois siècles, au sujet du V^e livre, était clos pour toujours; mais les érudits sont difficiles à convaincre, et le doute a été de tout temps une de leurs plus chères prérogatives dans les questions de leur docte compétence.

Burgaud des Marets, qui travaillait depuis vingt ans à uniformiser l'orthographe des cinq livres du *Gargantua* et du *Pantagruel*, publia enfin son édition des Œuvres de Rabelais, « ramenées à une orthographe qui facilite la lecture, bien que choisie exclusivement dans les anciens textes » (*Paris, Firmin Didot, 1858, 2 vol. in-12*); et dans les notes qui accompagnent son texte, il ne se lassa pas de répéter que le V^e livre n'est pas de Rabelais et ne saurait être de lui.

Rathery, néanmoins, le collaborateur de Burgaud des Marets, garda un silence prudent sur ce malheureux V^e livre, dans la notice biographique qu'il s'était chargé d'écrire sur Rabelais. Même prudence de sa part dans une seconde édition (1873), où cette remarquable notice a été augmentée et perfectionnée.

En revanche, Burgaud des Marets redoubla ses dénigrantes sorties contre le V^e livre, dans de nouvelles notes, où il ne perd aucune occasion de faire ressortir les insuffisances du texte de ce V^e livre : « Si Rabelais est pour quelque chose dans cette œuvre, il n'a jamais pu l'écrire telle qu'elle est, » dit-il dans une note sur le quatrain qui figure en tête du V^e livre. Burgaud des Marets avait pourtant corrigé, à l'aide des variantes du manuscrit de la Bibliothèque du roi, quantité de passages qu'il trouvait corrompus et inintelligibles dans les anciennes éditions. « Si nous pouvions admettre que ce livre fût de Rabelais, dit-il, à propos du chapitre des *Apedeftes*, nous nous abstiendrions de placer ici ce chapitre; mais, comme on est habitué à l'y voir et que nous ignorons s'il est ou non du

même auteur que le reste de ce *prétendu* cinquième livre, nous nous décidons à ne pas le supprimer. »

L'édition de Burgaud des Marets et de Rathery était, toutefois, fort ingénieuse et vraiment bonne et estimable : elle se répandit dans beaucoup de mains, et le doute se ravivait de proche en proche à l'égard de l'authenticité du V^e livre.

Un auteur aimable et compréhensif en pantagruélisme, M. Eugène Noël, avait mieux motivé son opinion dans un charmant ouvrage, réimprimé plusieurs fois et intitulé : *Rabelais, médecin, écrivain, philosophe* (Paris, Bécus, 1880, in-16, quatrième édition) : « Dans le V^e livre de *Pantagruel*, qui n'en est pas moins le meilleur, disait-il, je ne puis attribuer à Rabelais le *Tournoi de la quinte*... En effet, ce V^e livre, qui fut publié après la mort de Rabelais, parut d'abord sans l'épisode de la *Quinte* ; ce ne fut que quelque temps après qu'un éditeur s'avisa de cette augmentation. Peut-être ces chapitres intercalés furent-ils des chapitres trouvés à l'état de projet dans les papiers de maître François,

dont la rédaction et la mise en ordre furent confiées à quelque écrivain du temps. »

De 1868 à 1872, MM. Anatole de Montaiglon et Louis Lacour avaient mis au jour un admirable texte de Rabelais, entièrement renouvelé et éclairci à l'aide de la ponctuation; ils avaient même, pour la première fois, publié le texte complet du manuscrit du V^e livre, de préférence aux textes des éditions imprimées; mais les notices historiques et littéraires, qu'on attendait de ces deux érudits de premier ordre, n'ayant point paru, ils ne nous ont pas fait connaître comment ils entendaient se prononcer définitivement sur l'authenticité du V^e livre.

Dans la notice biographique de son estimable édition des œuvres de Rabelais (*San Remo, J. Gay, 1874, 3 vol. in-12*), M. A.-L. Sardou trancha, par un moyen terme, cette question d'authenticité: « Le cinquième livre de l'œuvre rabelaisienne ne parut que plusieurs années après la mort de l'auteur; aussi, a-t-on formé des doutes très sérieux sur l'authenticité de ce livre. Les uns le rejettent entièrement; d'autres, seulement en quelques

parties, faibles à la vérité et qui ne paraissent pas être de la même main que tout le reste... Il est fort probable que la mort n'ayant pas permis à Rabelais de mettre la dernière main à son livre, quelqu'un de ses amis, Jean Turquet peut-être ou Henri Estienne, crut devoir le suppléer, et se permit de retoucher l'œuvre inachevée et d'y ajouter même. Le mieux est donc de prendre un moyen terme : *ni tout admettre, ni tout rejeter.* »

Nous n'avons pas rappelé les deux excellentes éditions de Rabelais, publiées par Pierre Jannet, d'après les meilleurs textes revus par l'auteur (*Paris, édition de la Bibliothèque elzévirienne, 1868-72, 2 vol. in-12, et Paris, Picard, 1868 et suiv., 7 vol. in-12*), parce que les notes, que l'éditeur avait promises, n'ont pas encore paru dans la première de ces deux éditions, et que la seconde, aujourd'hui complète et achevée par M. Louis Moland, ne contient pas une phrase, qui puisse réveiller un doute sur l'authenticité du V^e livre, que Pierre Jannet hésitait fort à reconnaître.

Mais M. Louis Moland, qui est certaine-

ment un de nos plus judicieux critiques, avait déjà donné son avis dans la préface de la grande édition de Rabelais (*Paris, Garnier, 1873, 2 vol. in-folio*), publiée par ses soins et illustrée de beaux dessins de Gustave Doré : « Je crois, a-t-il dit, après un examen impartial des arguments allégués pour et contre l'authenticité du V^e livre, je crois qu'il faut s'en tenir sur cette question à un moyen terme. Rabelais avait sans doute laissé les principaux éléments de ce livre, mais il n'est guère probable que ce qu'il a laissé nous soit parvenu dans son intégrité. Quelqu'un est intervenu après lui pour retoucher l'œuvre inachevée, la compléter à sa guise. Il me paraît également impossible de tout admettre et de tout rejeter. On ne peut méconnaître le génie rabelaisien dans certains passages, et l'Oracle de la Bouteille paraît le dénouement où le roman allait de lui-même aboutir. »

M. A.-L. Sardou n'avait donc fait que s'approprier les termes mêmes du jugement porté par M. Louis Moland sur la question, qui n'est pas résolue en dernier ressort.

Nous avons passé en revue les opinions

divergentes des différents éditeurs de Rabelais. Nous aurions pu faire intervenir d'autres écrivains, qui se sont aussi préoccupés de la même question sans la résoudre : Delécluze, qui, dans son ouvrage intitulé *François Rabelais* (1841, in-8°), examine les points litigieux et ne décide rien ; Charles Lenormand, qui, dans ses recherches architecturales sur l'abbaye de Thélème (*Paris*, 1840, in-8°), ne doute pas que Rabelais n'ait pris part à la composition du V^e livre et y reconnaît la griffe de l'aigle ; M. Gustave Brunet, qui, dans l'article RABELAIS, de la *Biographie universelle* (édition Thoissnier-Desplaces) constate les doutes élevés sur l'authenticité du V^e livre, mais ne les discute pas, en faisant toutefois remarquer que la publication de ce livre, « le plus fort de tous, » ne donna lieu à aucun procès, et que nul obstacle n'empêcha les réimpressions qu'on en fit partout impunément.

D'autres critiques éminents, tels que Charles Nodier et Guizot, qui ont aussi parlé de Rabelais avec une grande élévation d'idées, ne se sont pas arrêtés un moment à

mettre en doute l'authenticité de cet admirable V^e livre, qui fait l'indispensable complément de l'œuvre rabelaisienne.

IX

C'est à nous, maintenant, de répondre aux trois objections principales qui ont été faites pour prouver que le V^e livre est, sinon apocryphe, du moins dénaturé par des interpolations où le faussaire s'est trahi lui-même. Après avoir repoussé ces objections, en démontrant qu'elles sont bien faibles ou bien mal fondées, nous n'aurons plus qu'à démontrer, avec évidence, que ce V^e livre est l'ouvrage de Rabelais, ouvrage inachevé sans doute, et dont les fautes même accusent des retouches maladroitement, les premiers éditeurs ayant mal lu ou mal compris le manuscrit original et n'ayant pas su en remplir les lacunes.

1^o Certains critiques, tout en inclinant à reconnaître l'authenticité du V^e livre, repoussent absolument comme apocryphes le

chapitre des *Apedeftes* et les deux chapitres du *Tournoi de la Quinte*.

2° D'autres critiques signalent des tendances calvinistes dans ce V^e livre et soutiennent que Rabelais, qui n'épargnait pas les superstitions et les abus de l'Eglise catholique et romaine, n'a jamais prêté la main à la polémique agressive du protestantisme et s'est tenu absolument à l'écart de la Réforme.

3° Dans le chapitre xix de ce V^e livre, l'auteur cite, parmi les philosophes contemporains qui ont traité de l'*entéléchie* (perfection intérieure) d'Aristote, Scaliger, Bigot, Chambrier et François Fleury, tous zélés *entéléchistes* ; or on ne connaît de Jules-César Scaliger, qu'un seul ouvrage dans lequel il ait parlé de l'*entéléchie*, et cet ouvrage n'a paru qu'en 1557, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Rabelais !

X

Le troisième argument contre l'authenticité du V^e livre, semble, à première vue, invincible et irréfutable : il est pourtant bien facile à réfuter.

L'ouvrage de J.-C. Scaliger, où il est question de l'entéléchie, c'est le recueil des *Exercitationes* contre Cardan et son traité *De Subtilitate*, (aux n^{os} 12, 14, 15, 19 et surtout n^o 115 de la 307^e Exercitation), imprimées à Paris, pour la première fois, en 1557.

« Peut-être, dit Le Duchat dans une de ses notes sur le chapitre xix (V^e livre), peut-être que Scaliger ayant depuis plusieurs années écrit confidentiellement à Bigot ses sentiments sur l'entéléchie, celui-ci les auroit, dès ce temps-là, communiqués à Rabelais, sur le même pié que plus bas, au chapitre xxxiv du présent livre (*EXERCITATIONES*), on voit que le

même Bigot lui avoit répliqué sa propre pensée sur cette femme, qui dans l'Apocalypse est représentée ayant la lune sous ses piés. Un autre et plus grand embarras, selon moi, c'est que ce passage des Exercitations désigne personnellement Rabelais, sous les termes de *novis Lucianis atque Diagoris culinariis*, par rapport à la raillerie que Rabelais avoit faite de Scaliger, en cet endroit-ci de son livre. »

C'est, en effet, Rabelais que visait J.-C. Scaliger, dans les *Exercitationes*, en s'indignant contre les *nouveaux Luciens* et les *Diagores* ou les athées *culinaires*. Il y avoit une vieille querelle entre Scaliger et Rabelais. Celui-ci, dans une lettre latine adressée à Bernard de Salignac, en décembre 1531 : « J'ai appris récemment, dit-il, par Hilaire Bertulphe, avec qui je suis ici en relation, que vous préparez je ne sais quoi contre les calomnies de Jérôme Aléandre, que vous soupçonnez d'avoir écrit contre vous sous le masque d'un faux Scaliger. Je ne souffrirai pas que vous soyez plus longtemps incertain et abusé par ce soupçon, car ce Scaliger existe

réellement. Il est de Vérone, issu de cette famille exilée des Scaliger, exilé lui-même ; maintenant il exerce la médecine à Agen. Ce calomniateur m'est bien connu. Il n'est pas sans quelques connaissances en médecine ; homme, du reste, nullement estimable et absolument athée, comme personne ne le fut jamais davantage. »

Rabelais était donc, depuis l'année 1531, en pleine brouille avec Jules-César Scaliger, qu'il avait connu à Agen, qu'il n'estimait guère et qu'il détestait cordialement.

Quant aux *Exercitationes* que Rabelais pouvait et devait connaître, du moins par ouï-dire, bien avant que l'ouvrage fût imprimé à Paris en 1557, voici le titre complet de cet ouvrage : *Exotericarum exercitacionum liber quintus decimus, de Subtilitate, ad Hieronymum Cardanum* (Lutetiæ, Michael Vascosan, 1557, in-4^o). « Scaliger, dit le P. Nicéron, (*Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres*, t. XXIII, p. 267), a donné à ces Exercitations le titre de *quinzième livre*, parce qu'avant qu'il le composât, il avoit déjà fait, à ce qu'il prétend, quatorze

autres volumes, sous le même titre, mais qui ne regardoient pas Cardan. »

Le traité *De subtilitate* de Cardan, avait été publié à Nuremberg en 1550. « Jules-César Scaliger, ayant lu l'ouvrage de Cardan, dit le P. Nicéron, (t. XIV, p. 269), songea à écrire contre lui... La critique ne parut cependant que sept ans après que l'ouvrage de Cardan eût été imprimé. »

Cette critique, publiée en 1557 avec le titre *d'Exercitationes*, avait été certainement communiquée en manuscrit à plusieurs imprimeurs, bien avant d'être mise sous presse chez Michel Vascosan, imprimeur de Paris. Scaliger, qui fut un des plus prodigues épistoliers du xviii^e siècle, était alors en rapport épistolaire avec beaucoup de savants, amis de Rabelais, entre autres le célèbre imprimeur de Lyon, Sébastien Gryphe, qui lui avait déjà imprimé, en 1540, son fameux livre : *De causis linguæ latinæ*. Il ne faut pas oublier que Scaliger ne devait pas trouver aisément un libraire qui voulût imprimer ses ouvrages, où il attaquoit tout le monde, avec une sorte de rage envieuse. Il avait donc attaqué

Rabelais comme tant d'autres, sans toutefois le nommer dans ses *Exercitationes*, imprimées seulement en 1557, mais composées sept années auparavant, et Rabelais, qui était aussi en correspondance avec la plupart des savants de son temps, avait été informé, par Sébastien Gryphe, peut-être, des injures que lui avait adressées Scaliger, non seulement dans le *XV^e livre des Exercitationes*, mais dans les quatorze premiers livres, qui sont restés inédits. Rabelais, de son côté, ne s'était donc pas fait scrupule de se moquer de lui, à propos de l'entéléchie, dans le *V^e livre de Pantagruel*, qui fut écrit en 1549, comme nous le prouverons tout à l'heure, car il savait, de longue date, que Scaliger était entéléchiste, puisqu'il le connaissait bien dès l'année 1531, et qu'il pouvait, à bon droit, le regarder comme un de ses ennemis les plus implacables.

Il se moqua, en même temps, de Guillaume Bigot, qui avait aussi glorifié l'entéléchie d'Aristote, dans un ouvrage de philosophie intitulé : *Præludium christianæ philosophiæ, opus cum aliorum tum hominis substantiam*

luculentis exprimens rationibus (Tolosæ, apud Guydonem Boudevilleum, 1548, in-4^o), et de François Fleury, Italien naturalisé en France, comme son ami Scaliger, et qui avait aussi parlé de l'entéléchie dans son *Apologia in M. Actii Plauti, aliorumque latinæ linguæ scriptorum calumniatores* (Lugduni, Gryphius, 1537, in-8^o). Rabelais s'était trouvé en fréquents rapports d'érudition et d'amitié, avec François Fleury, chez l'imprimeur Sébastien Gryphe, et avec Guillaume Bigot, chez le cardinal du Bellay, que ce philosophe entéléchiste regardait comme son Mécène et son protecteur.

XI

Les tendances calvinistes qu'on a signalées dans le V^e livre de *Pantagruel* sont incontestables et ne prouvent nullement que Rabelais ne soit pas l'auteur de ce V^e livre; bien au contraire, elles affirment que Rabelais avait l'esprit porté vers la Réforme, malgré sa haine contre Calvin, et elles s'expliquent par sa situation personnelle, quand il composa, ou plutôt ébaucha son V^e livre, c'est-à-dire entre 1547 et 1550, soit à Metz où il s'était réfugié pour échapper à un procès criminel en matière de religion, soit à Rome où il se trouva en sûreté auprès du cardinal du Bellay, soit à Paris, où le rappelèrent de puissantes protections et de fidèles amitiés.

Depuis qu'il avait abandonné l'ordre de Saint-François, pour rentrer dans le siècle, comme on disait alors, il n'avait pas cessé

d'incliner vers les idées nouvelles d'une rénovation chrétienne, qui côtoyait le luthéranisme, en allant au calvinisme ; comme la plupart des lettrés de son temps, tels que Clément Marot, Bonaventure des Périers, Hugues Salel, Héroet, Théodore de Bèze, etc. La description de l'abbaye de Thélème, dans son *Gargantua*, publié à Lyon en 1532, représentait assez nettement les *nouvelletés* morales et philosophiques, qu'il se proposait de mêler aux choses religieuses et qui formèrent plus tard une espèce de doctrine, qu'on nomma le *pantagruélisme*.

Cette doctrine s'accusait peut-être davantage dans une première édition du *Pantagruel*, qui aurait été saisie et détruite, en cette année 1532, si nous voulons comprendre et interpréter une lettre de Calvin, en date de décembre 1532, dans laquelle le chef de la Réforme annonce que la Sorbonne a condamné le *Pantagruel*, avec le *Miroir de l'âme pécheresse*, de la reine de Navarre. Cette édition du *Pantagruel* de 1532 n'existe plus ; on n'en connaît aucune, avant celle de 1534.

Rabelais n'avait jamais été en bonne in-

telligence avec Calvin, mais il ne prenait pas moins d'intérêt à l'œuvre de la Réforme *luthéraniste*, qui venait d'être adoptée à Genève (1536). Il eut beau se faire absoudre de son *apostasie*, par le pape, pour être admis dans l'ordre de Saint-Benoît, en devenant moine séculier de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, il resta, au fond du cœur, partisan modéré de la Réforme, qui s'établissait à Genève et dont Calvin se faisait le chef. Il dissimula pourtant ses sympathies et ses opinions, de manière à ne pas se compromettre vis-à-vis des autorités catholiques, et malgré les allégories transparentes de son roman pantagruélique, qui se réimprimait sans cesse et partout, sous son pseudonyme d'*Alcofribas Nasier* (anagramme de son nom), il eut l'adresse d'échapper à toutes les poursuites judiciaires, jusqu'à la publication du *tiers livre de Pantagruel*, en 1546.

Cette publication, quoique sauvegardée par un privilège du roi, donna de telles armes aux ennemis de Rabelais, pour le persécuter et le perdre, qu'il n'osa pas affronter les terribles conséquences de cette menaçante

coalition : il sortit de France, lorsqu'il allait être arrêté et mis en jugement pour crime d'hérésie et même d'athéisme. Une pareille accusation devait conduire au bûcher son malheureux ami Etienne Dolet.

Il se réfugia dans le pays messin et résida, durant deux ans, à Metz, en qualité de médecin stipendié de la ville, ce qui ne l'empêchait pas de parcourir la Lorraine et l'Alsace, où il se mit en communion d'idées avec les chefs du protestantisme. Il ne renonça pas à ses sympathies pour la Réforme, en retournant à Rome, où il passa l'année 1548 dans la maison du cardinal du Bellay. Il n'avait pas sans doute changé d'opinion religieuse, quand il revint en France, dans le cours de l'année 1549, après avoir fait paraître à Lyon *la Sciomachie*, dédiée au duc de Guise.

C'est en ce temps-là qu'il reprit la plume pour continuer et finir son *Pantagruel*, dont le quatrième livre, alors entièrement achevé, n'était pas encore mis au jour et ne le fut que deux ans plus tard. On s'explique donc comment Rabelais, inspiré et soutenu par le cardinal de Châtillon qui se préparait à em-

brasser ouvertement le parti de la Réforme, subit l'influence de ce puissant et généreux protecteur et fit presque une profession de foi luthérienne ou calviniste dans plusieurs chapitres de son V^e livre.

Mais il y eut un revirement soudain dans ses sentiments religieux, quand il fut nommé curé de Meudon, le 18 janvier 1550, à la recommandation du duc de Guise, qui avait acheté le domaine seigneurial de Meudon à la duchesse d'Étampes. Une fois curé de Meudon, avec l'assentiment du nouvel évêque de Paris, Eustache du Bellay, neveu et coadjuteur du cardinal, il s'abstint de donner suite à l'exécution du V^e livre et le laissa pour toujours inachevé. On peut même supposer qu'il se serait refusé à le mettre au jour, après le bruit fâcheux que la publication du IV^e livre avait fait.

XII

Il ne sera pas difficile maintenant de démontrer, en s'appuyant sur des inductions et des probabilités très sérieuses, que le V^e livre, laissé inédit par Rabelais, n'a pas eu les développements qu'il s'était proposé de lui donner, d'après un plan arrêté et annoncé de longue date.

Nous n'aurons pas de peine aussi à prouver que les éditions posthumes du V^e livre, celles de 1564, 1565 et de 1567, ainsi que celle de *l'Isle sonnante*, imprimée dès 1562, ont été publiées d'après des copies différentes, faites sur les manuscrits originaux de l'auteur.

Il sera donc établi que le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale est assurément une copie contemporaine, qui n'avait jamais servi à l'impression du V^e livre, avant

que nous l'eussions utilisé pour la correction du texte dans notre édition de 1840.

Enfin, nous constaterons que ce même manuscrit, plus complet et plus correct que ceux qui ont été dans les mains des premiers éditeurs du V^e livre, atteste que l'œuvre de Rabelais n'a jamais été terminée et ne présente pas les proportions qu'elle devait avoir, ce qui démontrera pleinement l'authenticité de ce V^e livre.

XIII

Le manuscrit, que la Bibliothèque nationale conserve depuis longtemps sous le n^o 7981 de l'ancien fonds, est un in-4^o de 146 feuillets, écriture courante du xvi^e siècle, relié en parchemin. Il a été certainement, comme nous le disions en 1840, écrit par un copiste, soit du vivant de Rabelais, soit peu de temps après sa mort. Plusieurs mots effacés (par exemple, *Staliger* remplacé par *Scaliger*, *chanoines* au lieu de *chatz fourez*) peuvent faire supposer que ces mots-là étaient également raturés dans le texte de l'auteur. On remarque, en tête de la première page, le mot ou le nom de *Regius*, avec un ancien numéro d'ordre : 3665, et ce mot inintelligible, d'une autre écriture, suivi d'un chiffre : *Godembo*, 16. Le mot *Regius* veut-il dire que le manuscrit appartenait à la collection du roi, ou bien est-

ce un nom propre latinisé? Nous serions fort embarrassés de choisir entre deux hypothèses aussi plausibles l'une que l'autre.

Nous savons pourtant qu'un manuscrit, qui se trouve également à la Bibliothèque nationale et qui se rapporte aussi à Rabelais, *Elogia Rabelæsina*, a été composé par Antoine Le Roy, prêtre du Mans, en latin *Regius*, retiré à Meudon et logeant dans le presbytère, « sous les auspices des sieurs Antoine Grandet et Antoine Moreau, curés de ce lieu en 1640 ». Jean Bernier, à qui nous empruntons ce renseignement, y ajoute une particularité bien curieuse. Cet Antoine Le Roy, auteur du *Floretum philosophicum* (1649), composé aussi à Meudon, dans la bibliothèque même de Rabelais (*in museo clariss. Francisci Rabelæsi*), « étoit arrière-neveu d'un Nicolaus Regius, domestique du cardinal du Bellay, avec Claude Chapuis et François Rabelais ». Le manuscrit du V^e livre serait-il une copie de la main de Nicolas Regius?

Mais nous trouvons, dans la reliure même de ce volume, l'indication certaine de sa provenance. C'est une pièce de procédure, sur

vélin, appel en droit pour Arthus le Thonneillier, défendeur, contre Olivier de Ladvernade, seigneur de la Bastie, demandeur, appel où est intervenu, comme procureur d'une des parties, Charles Ronsard, représenté par son substitut François Tallemont. Or Charles de Ronsard était frère puîné du fameux poète Pierre de Ronsard, qui lui avait fait obtenir, du vivant de Rabelais, le prieuré de Brulon, dépendant de l'abbaye de la Couture-du-Mans. Il devint plus tard protonotaire apostolique, abbé de Tyron et doyen de l'église du Mans.

Pierre de Ronsard, âgé de vingt-neuf ans, lorsque Rabelais fut nommé curé de Meudon, était déjà dans les bonnes grâces du duc de Guise, seigneur du lieu ; mais il ne fut pas longtemps en bonne intelligence avec Rabelais. Jean Bernier avait recueilli à ce sujet la tradition locale : « Ronsard, dit-il, dans son ouvrage intitulé : *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres de Rabelais*, Ronsard, qui n'eut, dit-on, osé l'attaquer vivant par écrit, quoiqu'ils se picotassent souvent à Meudon, chez les princes de la maison de

Lorraine, ne l'a attaqué que dans une épitaphe où il le traite fort mal, parce que Rabelais ne le regardoit que comme un poète impécunieux et misérable, au point qu'il se tenoit fort heureux de loger dans une échauquette, appelée encore à présent la *Tour de Ronsard*, à Meudon, d'où il alloit faire sa cour au château, et où il trouvoit souvent, en son chemin, maistre François Rabelais, qui ne l'épargnoit guère. »

On peut donc supposer que si Rabelais avait laissé à Meudon ses manuscrits avec sa bibliothèque (*in museo Franc. Rabelæsi*), ils furent, après sa mort, recherchés et soustraits par des personnes intéressées à les tenir sous le boisseau ou à les mettre en lumière. Le cardinal de Châtillon ne fut pas le dernier sans doute à s'en inquiéter, et l'évêque de Paris, Eustache du Bellay, neveu du cardinal du Bellay qui l'avait choisi pour coadjuteur, eut probablement des instructions pour faire enlever les papiers qui pouvaient compromettre son oncle.

Le V^e livre de *Pantagruel* était là, en chapitres détachés, qui ne se suivaient pas et

entre lesquels il y avait des lacunes à combler : aussi la moitié de ces chapitres seulement portait des numéros d'ordre dans le manuscrit, et parmi ces numéros, quelques-uns annonçaient un bien plus grand nombre de chapitres, qu'on n'en trouve dans les éditions imprimées, où il a fallu faire suivre le numérotage des chapitres de 1 à 47. A comparer ce numérotage dans les éditions et dans le manuscrit, nous voyons que les douze premiers chapitres sont bien numérotés de 1 à XII, dans le manuscrit comme dans les éditions ; le manuscrit ne donne aucun numéro aux chapitres XIII et XIV, mais le chapitre XV y est coté 38, et le chapitre XVII, 39 ; les chapitres XVIII et XIX sont cotés 50 et 51. Il n'y a plus qu'un seul chapitre, le XXVIII, qui porte un numéro, 58 : d'où il résulte que le V^e livre devait avoir plus de 58 chapitres. Le manuscrit ne donne pas de numéros aux chapitres XXII, XXIII, XXVI, XXVII, XXVIII, ni aux chapitres suivants jusqu'à la fin.

On ne trouve pas, dans le manuscrit, le chapitre des *Apedeftes*, numéroté XVI dans les éditions, ni les chapitres XXIV et XXV,

consacrés au Tournois de la Quinte; mais, en compensation, le manuscrit contient un long chapitre inédit, sans numéro, lequel manque dans toutes les anciennes éditions : *Comment furent les Dames Lanternes servies à souper*, chapitre où se trouve intercalée l'énumération des danses, que Rabelais avait déjà fait paraître, en 1543, dans *le Disciple de Pantagruel*, lequel offre déjà l'ébauche de plusieurs chapitres du V^e livre. Le manuscrit ne donne qu'un fragment du prologue, que le copiste a intitulé : *Prologue de M. François Rabelais*. Mais les deux admirables pages qui complètent le dernier chapitre de ce V^e livre et qui renferment la véritable conclusion du *Pantagruel*, ne figuraient dans aucune édition, avant celle que nous avons publiée en 1840.

XIV

C'est au milieu du chapitre inédit du Souper des Dames Lanternes, que le copiste du manuscrit, aussi fidèle et aussi peu intelligent que la plupart des copistes, a copié machinalement une note marginale de l'auteur, qui s'était promis de faire entrer dans son IV^e livre le festin des noces de Panurge, lesquelles n'ont pas même trouvé place dans le V^e livre. Cette note, intitulée : *Servato in 4 libr. Panorgum ad nuptias*, nous est un témoignage que Rabelais n'avait pas perdu de vue son projet de marier Panurge et de faire suivre ce mariage de diverses aventures qui auraient pu lui fournir encore deux ou trois livres nouveaux : « Là, avait-il dit dans le dernier chapitre de son second livre, vous verrez comment Panurge fut marié et cocqu dès le moys de ses noces, et comment Pantagruel

trouva la pierre philosophale, et la manière d'en trouver et d'en user; et comment il passa les monts Caspies; comment il naviga par la mer Atlanctique, et défit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas; comment il espousa la fille du roy d'Inde, nommée Presthan; comment il combattit contre les diables et fit brusler cinq chambres d'enfer, et mist à feu la grande chambre noire, et getta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz à Lucifer et une corne au cul, et comment il visita les régions de la lune, pour sçavoir si, à la vérité, la lune n'estoit entière, mais que les femmes en avoyent trois quartiers en la teste; et mille aultres petites joyeusetez toutes véritables. »

Il n'est pas question des noces de Panurge dans le V^e livre, excepté dans la note que Rabelais y avait annexée en manière de memento; mais l'auteur s'est souvenu de quelques points de son plan primitif, en écrivant ce V^e livre. Si Pantagruel ne trouve pas la pierre philosophale, il visite du moins le royaume de la Quintessence, c'est-à-dire de l'Alchimie, où l'on croyait la posséder

(chap. xix, xx et xxi); il ne combat pas contre les diables et ne brûle pas les chambres d'enfer, c'est-à-dire les Chambres du Parlement, mais après avoir passé le Guichet (le Palais), habité par Grippeminaud, il ne se hasarde pas sans inquiétude chez ces « diables de Chats fourrés », qui vivent de corruption, et que frère Jean des Entommeures « délibère mettre à sac » (chap. xi à xv). Pantagruel n'arrive pas jusqu'aux régions de la lune, mais frère Jean semble deviner ce que Rabelais eût voulu nous y montrer, en disant (chap. xxxiv): « Je trouve, dedans mon bréviaire, que en la Révélation fut comme chose admirable veue une femme ayant la lune sous les pieds; c'estoit, comme m'a exposé Bigot, pour signifier qu'elle n'estoit pas de la race et nature des autres, qui toutes ont à rebours la lune en la teste et par conséquent le cerveau toujours lunatique. » Enfin, si Pantagruel, dans ses navigations, n'a pas défait les Cannibales, il faut se rappeler que Rabelais avait, dans son IV^e livre (chap. xxxvi), prophétisé leur destruction prochaine, en vouant à l'horreur des honnêtes gens « les enraigez Putherbes,

Briffaulx, Caphars, Chattemites, Cannibales et autres monstres difformes et contrefaictz en despit de Nature ».

Rabelais eût probablement tenu les promesses d'Alcofribas Nasier, s'il avait osé mettre la dernière main à son V^e livre.

Ce V^e livre, comme nous l'avons déjà dit, est plus complet, dans le manuscrit que dans les anciennes éditions, quoiqu'il ne contienne pas le chapitre des Apedestres et les chapitres du Tournois de la Quinte, qui ont paru, l'un dans *l'Isle sonnante*, les deux autres, dans les éditions de 1564, 1565 et 1567; ce qui ne prouve nullement que ces trois chapitres soient apocryphes. Celui des Apedestres, quoique absent dans le manuscrit, est le complément indispensable des chapitres relatifs aux Chats fourrés. Le Tournois de la Quinte représente une partie d'échecs, ou plutôt un de ces ballets à grand spectacle, que Rabelais avait pu voir exécuter, soit à Rome, soit à la cour de Florence, soit chez quelque prince italien, et qu'il a décrit avec un prodigieux talent de style imagé et pittoresque. C'est là du bon et beau Rabelais.

Ces différences entre le manuscrit et les premières éditions nous font présumer qu'il y a eu différents manuscrits, copiés sur les chapitres que Rabelais composait isolément et sans ordre, à table, comme il le dit lui-même, en buvant peut-être, « durant le temps de sa réfection corporelle ». Il n'est donc pas impossible qu'on retrouve, un jour, un de ces chapitres inédits, qui se serait égaré dans les mains d'un ami et compère de Rabelais.

Au surplus, les copies sur lesquelles furent imprimées les anciennes éditions étaient très incorrectes, remplies d'omissions, de non-sens, de fautes grossières et de noms dénaturés. Le Duchat s'était donné beaucoup de mal pour expliquer des phrases inexplicables, que le manuscrit existant a permis de rétablir le plus clairement du monde.

Ce manuscrit, néanmoins, n'est pas lui-même toujours exact, et beaucoup de noms propres et de noms de lieux y sont encore altérés, comme *Drouets*, au lieu de *Heroets*, *Joubert*, au lieu de *Jambet*, *Libila* au lieu d'*Abila*, etc.

Mais combien de bonnes leçons ont aidé à comprendre le texte jusqu'alors obscur ou inintelligible! Ainsi l'abbé de *Castiliers* est bien nommé de *Chastelier*, abbaye de Poitou, dans le manuscrit; les orangers de *Suraine* redeviennent les orangers de *San Reme*, que Rabelais avait trouvés en pleine culture dans la Rivière de Gênes; le village de *Fevrolles* reprend son vrai nom de *Faverolles*, en Berry; c'est à *Legugé* et non à *Limoges* (ch. xxx) que Rabelais avait vu un porc monstrueux, etc.

Quant au texte, il est presque toujours plus net, plus développé, plus logique dans le manuscrit, qu'il faudrait citer presque à chaque ligne.

Voici seulement, comme témoignage de l'excellence des variantes de ce manuscrit, un passage qui était resté inédit et qui faisait la fin du chap. xxvi: « Là davantaige nous fust dict que Panisgon, sur ses vieux jours, s'estoit en un hermitage d'icelle isle retiré, et vivoit en grande sainteté et vraye foy catholique, sans concupiscence, sans affection, sans vice, en innocence, son prochain ay-

mant comme soy-mesme et Dieu sur toutes choses. Partant faisoit-il plusieurs beaux miracles. A nostre département de Chothu, je veis le pourtraict mirifique de Varlet cherchant maistre, jadis dépainct par Charles Charmois, Aurelian. »

Ce passage est d'autant plus intéressant, que Rabelais avait parlé de Panisgon, au chap. x du livre IV, en le plaçant dans l'île de Cheli, et du portrait peint par Charles Charmois, peintre du roi Megiste (François I^{er}), mais sans le qualifier d'*Aurelian* (Orléanais), dans le chap. II du même livre. On peut toutefois soupçonner ici une lacune, en voyant les voyageurs de la nauf de Pantagruel, qui étaient dans l'île d'*Odes* ou *des chemins qui marchent*, quitter tout à coup l'île de Chothu, que le narrateur n'avait pas encore nommée, dans le chapitre xxvi.

Au reste, Rabelais répète parfois, dans son V^e livre, ce qu'il avait dit dans le précédent ; mais il y ajoute toujours quelques détails nouveaux ; ainsi, dans l'Ancien Prologue du livre IV, il avait rapporté un aphorisme hygiénique « du médecin d'eau douce, ne-

veu de l'avocat, feu Amer », et dans le prologue du V^e livre, il développe le système du même « médecin d'eau douce, feu Amer, neveu de l'avocat, seigneur de Camelotière », lequel réservait pour sa bouche les bons morceaux qu'il défendait à ses malades.

Nous n'avons pas découvert quel était ce médecin d'eau douce, mais nous attribuons à l'avocat Amer, seigneur de Camelotière, l'ouvrage suivant, publié ou réimprimé après la mort de Rabelais : *Johannis Amaritonis, Nometani, Notæ in 29 titulis Ulpiani* (Tolosæ, Petrus du Puis, 1554).

XVI

Avant de nous étendre davantage sur les noms de personnes, qui sont dans le V^e livre et qui ne sont que dans ce livre, nous voulons répondre à diverses objections générales concernant le style, qu'on a jugé, en certains endroits, plus lourd, plus entortillé, plus terne et plus néologique, que ne l'est celui des autres livres du *Pantagruel*.

C'est là une critique qui tombe d'elle-même, si l'on fait la part de l'âge que Rabelais avait alors (soixante-dix-neuf ou quatre-vingts ans), et si l'on veut admettre un degré d'infériorité dans sa manière d'écrire, à l'époque où il ébauchait son V^e livre, qui n'a été publié d'ailleurs que sur des brouillons, auxquels l'auteur n'avait pas mis la dernière main.

Ajoutez à cela que la matière est beaucoup

plus sérieuse et l'allégorie plus voilée que dans les livres précédents. On se rend compte ainsi de la multitude de mots nouveaux, tirés surtout de l'hébreu, que Rabelais étudiait peut-être alors avec plus de passion et de curiosité, comme il avait étudié le copte en 1536. Cependant un grand nombre de néologismes, qui reparaissent dans le V^e livre avec profusion, avaient été déjà créés par lui et employés avec les mêmes acceptions, surtout dans le IV^e livre.

Il y a aussi beaucoup de ces mots qualificatifs, qui ont passé, travestis et corrompus, dans les éditions primitives aussi bien que dans le manuscrit du V^e livre. Ce n'est pas un faussaire, mais bien un scribe ignorant, qui a laissé, dans la copie du manuscrit original, tant de phrases incomplètes, tant de mots absents, que l'auteur s'était réservé de rétablir plus tard sur son manuscrit, quand la mémoire lui reviendrait: *le pallefrenier du seigneur du...* (chap. vii); *le verre d'eau froide, que lui présenta un paysan en...* (chap. viii); *il, comme..., fouettoit* (chap. xxvii), etc.

Les premiers éditeurs ont supprimé, il est vrai, ces lacunes qu'ils ne pouvaient remplir; mais il faut déclarer que ces éditeurs se sont abstenus autant que possible d'altérer le texte par des changements ou des interpolations. Ainsi, dans l'édition de *l'Isle sonnante*, le commencement du 1^{er} chapitre est composé de quelques phrases empruntées aux chapitres II et V du livre IV. « Cestuy jour et les deux autres subséquens, ne leur appareut terre ou autre chose nouvelle, car aultres fois, nous esloingnans de l'equinoxial, nous apperceümes terres. Et nous feut dict par nostre pilot, que c'estoit l'isle des Tryphes, et entendis-mes... »

Dans l'édition de 1564 et les suivantes, au chapitre VI, les éditeurs, ayant remarqué que maître Æditue parlait de la Touraine, comme s'il la connaissait aussi bien que Panurge, ont cru devoir motiver son opinion, par cette parenthèse ajoutée au texte : « Nous feut dict, ung jour, par gens du lieu par cy passans. » Mais ils n'ont pas rectifié quantité d'erreurs, qu'ils n'eussent point laissées dans l'imprimé, s'ils avaient pu consulter le ma-

nuscrit, resté ignoré ou négligé jusqu'en 1840.

Ils auraient, par exemple, corrigé cette phrase, dépourvue de sens, dans le chap. II : « Peu de doute feismes des enfants Macrobins convertis en cygnes », par la substitution de *Matabrune* à *Macrobins* et de *chouettes* à *cygnes* ; ils auraient aussi, dans le chap. XXXII, restitué le vrai sens de cette phrase insignifiante : « La roine estoit vestue de crystallin vierge de Touchie », en lisant : *vergé par art de tanchie* ils auraient compris que, dans le chap. IV, cette phrase incidente : *en dangier de patir malesuade* n'avait aucun sens, si l'on n'ajoutait pas le mot *famine*, que le copiste avait oublié ; ils auraient enfin, dans le chapitre XLII, remplacé cette autre phrase banale : « *Lorsque le boire coule dessus pour descendre dans l'estomach* », par cette description scientifique de la descente de la *boette* (plutôt que du *boire*) dans l'estomach : « pour descendre non ès poulmons par l'artère inegualle, comme a esté l'opinion du bon Platon, Plutarque, Macrobe et autres, mais en l'estomach par l'œsophage ».

Tel est certainement le véritable texte de

Rabelais; mais nous n'aurions jamais fini, si nous voulions comparer mot à mot le texte des éditions avec celui du manuscrit : de cette comparaison minutieuse ressortirait pourtant, à chaque page, souvent à chaque ligne, la certitude indiscutable de l'authenticité du V^e livre, que l'auteur n'avait ni achevé ni revu, et que les copistes transcrivirent avec tant de négligence ou d'ignorance.

Ainsi, l'image de la Bouteille, dont la forme est reproduite par celle des vers de l'Épilenie qu'elle renferme, et qui n'avait pas été gravée en bois dans les premières éditions, paraît pour la première fois dans l'édition de 1565, et cependant le manuscrit de la Bibliothèque nationale en offre un dessin grossièrement exécuté à la plume, mais analogue à celui qu'on trouve gravé dans cette édition anonyme de 1565, qu'on regarde avec raison comme la seconde du V^e livre.

XVII

Les sceptiques qui ont eu l'idée de contester et même de nier l'authenticité du V^e livre auraient dû essayer de faire leurs preuves, en recherchant, dans ce livre, les erreurs de faits et de dates, qu'ils y eussent trouvées certainement, si ce livre eût été l'ouvrage apocryphe d'un imitateur de Rabelais. Ils avaient bien indiqué que l'on y rencontrait, çà et là, des emprunts faits aux livres précédents, et par conséquent, des traces évidentes d'imitation systématique; mais ils auraient mieux fait de reconnaître des réminiscences d'auteur, dans ces emprunts qu'un faussaire n'eût pas manqué d'éviter, au lieu de les choisir de propos délibéré.

Ainsi, dans la note si curieuse relative aux noces de Panurge, note détachée que le copiste a reproduite littéralement dans le ma-

nuscrit de la Bibliothèque nationale, Rabelais rassemble, au courant de la plume, certains animaux mythologiques, qu'il se proposait de faire paraître sur la table du festin nuptial, notamment « les quatre quartiers du mouton qui porta Helle et Frixus au destroit de Propontide ». Il se rappelait sans doute avoir mentionné, dans son IV^e livre, des « moutons extraictz de la propre race de celuy qui porta Phrix et Helle par la mer dicte Hellesponte ».

Puis il se souvient d'un renard, que lui fournit encore la Mythologie et dont il avait déjà parlé, dans son *Pantagruel*, d'après l'*Onomasticon* de Pollux, et il écrit : « le poulmon du regnard, que Neptune... » Mais il ne va pas plus loin, parce qu'il n'est pas sûr de sa mémoire, et, en effet, il confondait ici Neptune avec Bacchus, qui, comme il le dit dans le prologue du IV^e livre, « avoit, pour se venger des Thébains, un renard fée », contre lequel Vulcain fabriqua un chien en bronze, qui prit le renard.

Quel est donc l'auteur, qui ne s'est pas répété et qui même ne s'est plu à redire ce qu'il avait déjà dit ? Rabelais, dans le chap. xxxi

de son V^e livre, revient ainsi sur une idée qu'il avait déjà exprimée en vers : « estant sur la rivière de Loire, nous sembloient les arbres prochains se mouvoir ; toutesfois ilz ne se meuvent, mais nous, par le decours du bateau ».

Se souvenait-il alors d'avoir dit et mieux dit la même chose, dans une épître, adressée, de Legugé, à Jean Bouchet, sur « les imaginations qu'on peut avoir, attendant chose désirée » ?

... à ceulx qui sont sur l'eau,
Passans d'un lieu à l'autre par bateau,
Il semble advis, à cause du mouvage
Et des grans flötz, les arbres du rivage
Se remuer, cheminer et danser,
Ce qu'on ne croit et qu'on ne peut penser.

XVIII

Nous allons faire maintenant ce que nos savants sceptiques n'ont pas fait pour s'éclairer et pour se convaincre dans la question qui nous occupe.

Il s'agit de bien fixer la date de la composition du V^e livre; puis, de bien établir que Rabelais, dans ce livre, n'a parlé que de ses contemporains et surtout de ceux qu'il avait connus et qui étaient ou avaient été ses amis; enfin, de montrer qu'il n'a jamais manifesté plus d'affection pour Chinon, sa ville natale, pour sa chère province de Touraine et pour ses concitoyens les bons Tourangeaux, que dans les dernières pages sorties de sa plume, et laissées après lui, comme une confidence posthume de ses derniers sentiments et de ses dernières pensées.

Le V^e livre a été écrit, lorsque Marguerite

de Navarre, qui avait survécu à son frère François I^{er}, vivait encore: elle mourut à Oddes, en Bigorre, le 21 décembre 1549, et Rabelais, qui lui avait adressé en tête de son troisième livre, une pièce de vers mystiques, la glorifiait encore, en ces termes, dans le prologue du V^e livre, où il la place au-dessus de tous les écrivains de son temps: « n'est ceste gloire en hommes toute consommée; les dames y ont participé, entre lesquelles une, extraicte du sang de France, non alléguable sans insigne profanation d'honneur, tout ce siècle estonne, tant par ses escrits, inventions transcendantes, que par aornement de langage, de style mirifique. »

La même date de 1549 semble apparaître dans une phrase très-obscurc de ce prologue, où Rabelais explique ce que signifie *l'an jubilé supernumeraire au-dessus trente*, espèce d'énigme qui se trouve dans des vers prophétiques qu'il vient de citer, en les attribuant à « ung vénérable docteur, autheur du livre intitulé *la Cornemuse des Prélats* » :

« Les meilleurs interprètes d'iceluy bon Père exposent l'an jubilé passant le tren-

tiesme, les années encloses entre ceste eage courante l'an mille cinq cens cinquante. »

Mais nous ne tenterons pas de chercher le vrai sens de cette phrase, que les commentateurs se sont appliqués à rendre encore plus incompréhensible, et que nous sommes d'autant plus disposés à croire altérée, que le manuscrit ne la donne pas tout entière.

La date de 1549 est encore indiquée par d'autres probabilités. C'est en 1549 que le philosophe Guillaume Bigot, qui avait été en relations directes avec Rabelais dans la maison du cardinal du Bellay, publia, à Toulouse, un ouvrage où il traitait de l'entéléchie d'Aristote, c'est-à-dire de la perfection de l'âme, et Rabelais se hâta de le ranger, avec Jules-César Scaliger parmi les entéléchistes qu'il tourne en ridicule, (chap. xix).

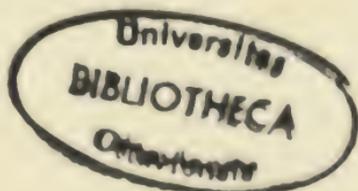
C'est aussi en 1549 que Rabelais avait obtenu, en survivance du titulaire décédé, la cure de Saint-Christophe, dans le village de Jambet, au diocèse du Mans, et l'évêque de ce diocèse, Jean du Bellay, cardinal de Langey, lui permettait de faire desservir sa cure par un vicaire. Aussi Rabelais ne se fit-il pas

faute de s'égayer aux dépens de son prédécesseur, *le feu curé de Jambet*, en lui attribuant, au chapitre xxix du livre V, une opinion assez gaillarde sur la puissance procréatrice des *petits questeurs voutez*, des *petits prescheurs bottez* et des *petits confesseurs crottez*.

XIX

Cherchons maintenant dans le V^e livre, les souvenirs personnels de la vie de Rabelais.

Dans le prologue, il rend hommage à ses anciens amis, *poètes et orateurs galliques* : Jacques Colin, ou Colinet, secrétaire et lecteur de François I^{er}; Clément Marot, qui lui avait dédié une des plus belles épigrammes qu'il ait faites; Antoine Heroet, l'élève, et Mellin de Saint-Gelais, le rival de Clément Marot; Hugues Salel, auteur du huitain laudatif qu'on lit en tête du second livre de *Pantagruel*, et Claude Massuau, que le texte nomme *Masuel*, traducteur d'un ouvrage latin, aujourd'hui perdu, que Rabelais avait composé sur *les prouesses et guerres du preux et très célèbre chevalier Langey, au commencement de la tierce Guerre Césarienne* (Lyon, Sébastien Gryphus, 1542).



Rabelais fait acte de reconnaissance dans son V^e livre, en évoquant la mémoire de ses deux maîtres en hellénisme, le cordelier Pierre Amy et l'illustre Budé, qui n'avait pas encore figuré dans les quatre premiers livres du *Pantagruel*. Il cite donc Budé (chap. XIX), entre Politien et Lascaris; quant à Pierre Amy, il l'introduit très honorablement dans un chapitre du V^e livre, chapitre resté longtemps inédit, où est décrit le *Souper des Dames lanternes* : « Par nous fut esleue et choisie la mye (l'âme, la lanterne) du grand M. P. l'Amy, laquelle j'avois autresfois cogneue à bonnes enseignes; elle pareillement me reconnoissoit, et nous sembla plus divine, plus hilique, plus docte, plus saige, plus diserte, plus humaine, plus debonnaire et plus idoyne que autre qui fust en la compaignye, pour nostre conduite. » Il avait déjà, dans le chap. x du livre III, fait apparaître M. Pierre Amy, explorant les sorts homériques et virgiliens, « pour sçavoir s'il eschapperoit del'embusche des farfadets (les cordeliers du couvent de Fontenay-le-Comte).

Rabelais se retrempe toujours avec plaisir

dans les souvenirs des années qu'il avait passées, de 1531 à 1538, à Lyon, où il était tour à tour alchimiste et correcteur d'imprimerie, médecin du grand Hôpital et chef d'un dispensaire spécial pour les maladies gouteuses et vénériennes. Il parle (chap. xxx) d'un rhinocéros, que lui avait montré Jehan Cléberger, (Hans Cleberg), « le bon Allemand, » ce riche et généreux négociant, qui dotait et mariait les filles et que le peuple de Lyon vénère encore sous le nom d'*Homme de La Roche*. Dans le même chapitre, il signale les travaux d'histoire naturelle de Charles Marais ou *Maris*, « insigne médecin en la noble cité de Lyon, sur le Rhosne. » Ce médecin n'est autre que *maître Charles*, qui, le 25 février 1535, dans une réunion des médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon, avait posé sa candidature pour succéder à Rabelais, absent de son poste, *sans congé*.

Il donne, en passant, une gourmandise au savant voyageur et naturaliste Pierre Gilles, qui lui devait la bonne fortune d'avoir fait imprimer, chez Sébastien Gryphe, en 1533, une édition d'Élien, traduit en latin et ac-

compagné d'amples annotations, mais qui, dans son ouvrage sur les poissons de la Méditerranée, n'avait pas daigné mentionner les propriétés bienfaisantes du garon, découvertes et préconisées par Rabelais : « J'y advisay, dit-il dans le chap. xxxi, Pierre Gilles, lequel tenoit un urinal en main, considérant en profonde contemplation l'urine de ces beaux poissons. » Pierre Gilles avait publié, en 1529, un poëme sur les urines (*carmina de urinarum judiciis*).

Mais nous sommes surpris de ne pas rencontrer, une seule fois, dans le *Pantagruel* et surtout dans le V^e livre, le nom de Jean Turquet, de Lyon, poète et grammairien, le compagnon et l'ami de Rabelais, le premier éditeur de ce V^e livre, en tête duquel il a mis quatre vers français énigmatiques, avec sa devise en anagramme : *Nature quitte*.

C'est comme Tourangeau que Rabelais a signé et contresigné, pour ainsi dire, en plusieurs endroits, ce V^e livre qu'on lui dispute sans aucune raison valable, et il ne se contente pas d'y ramener sans cesse l'image de sa chère Touraine.

Il se plaît aussi à citer différents lieux du Poitou, dans lesquels il avait passé quelques heureux instants de sa jeunesse, quand il allait sans doute faire des quêtes pour son couvent des cordeliers de Fontenay-le-Comte; il se rappelle (chap. xxix) que, « au papier baptistère de Thouars, plus grand est le nombre des enfants, en octobre et novembre, nez, qu'ès dix autres mois de l'année »; au chap. xxxiii, en nommant « la lanterne provinciale de Mirebalais », il fait allusion au fanal qu'on allumoit, la nuit, à la pointe du clocher de

Mirebeau; au chap. vi, il vante les « gros chappons de Loudunois ».

Mais, dès qu'il est en Chinonais, il s'y arrête avec complaisance et ne voudrait plus en sortir : ici (chap. iv), il se raille doucement des habitants bossus, borgnes, boiteux, manchots et *maléficiés* de l'île Bouchard, sur la Vienne, près de Chinon ; là (prologue), il se souvient d'*un petit bonhomme hermite*, nommé Braguibus, natif de Glenay, près de Chinon ; au chap. xvii, il contemple le cours de la Vienne, sa rivière favorite, « depuis Chinon jusqu'à Saumur. »

A peine est-il à Chinon, qu'il se remémore la *Cave peinte* de cette ville, où il est né (chap. xxxv) ; c'est lui-même qui semble prendre la parole dans son récit : « Nous descendismes soubz terre par un arceau incrusté de plastre, painct au dehors rudement d'une dance de femmes et satyres, accompagnans le vieil Silenus riant sur son asne. Là, je disoys (N'est-ce pas Rabelais lui-même qui se met en scène?) à Pantagruel : « Ceste entrée me revocque en soubvenir la cave paincte de la première ville du monde, car là sont painc-

tures pareilles, en pareille fraischeur comme icy. — Où est, demanda Pantagruel, qui est ceste première ville que dictes? — Chinon, dy-je (c'est encore Rabelais qui parle), ou Caynon, en Touraine. — Je sçay, respondit Pantagruel, où est Chinon, et la Cave peinte aussi; j'y ai beu maints verres de vin frais et ne fais aucun doute que Chinon ne soit ville antique; son blason l'atteste, auquel est dit, deux ou trois fois:

Chinon,
Petite ville, grand renom,
Assise sur pierre ancienne,
Au haut le bois, au pied la Vienne. »

Quand Panurge et ses compagnons débarquent dans l'Île Sonnante (chap. vi), maître Aeditue, qui leur fait bon accueil, leur dit: « Beuvons, amis! Mais de quel pays estes-vous? — De Touraine, respondit Panurge. — Vrayement, dit Aeditue, vous ne fustes onc de mauvaise pie couvez, puisque vous estes de la benoïste Touraine ». Les voyageurs arrivés ensuite dans le royaume de la Quintessence, des archers et des gens de guerre leur

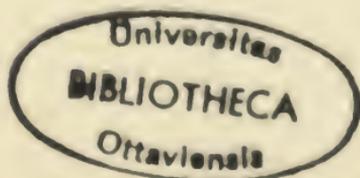
barrent le passage : « Compères, de quel pays est la venue? — Cousins, répondit Panurge, nous sommes Tourangeaux ! » On les interroge alors sur la manière dont ils prononcent le nom de la reine de la Quintessence, *Entéléchie* ou *Endéléchie* : « Beaux cousins, répondit Panurge, nous sommes gens simples et idiotz. Excusez la rusticité de nostre language, car, au demeurant, les cœurs sont francs et loyaux. » On leur réplique : « Grand nombre d'autres ont icy passé de vostre pays de Touraine, lesquels nous sembloient bons lourdauds et parloient correct. » On les reçoit donc très honorablement comme Tourangeaux.

Ensuite (chap. XLVII et dernier), après avoir entendu l'oracle de la Bouteille, ils sont gracieusement congédiés par la Pontife Bacbuc, qui les invite à retourner à la cour de leur roi Gargantua, en leur disant que le Temps, père de la Vérité, leur apprendra, un jour, que « tout le scavoir et d'eulx et de leurs prédécesseurs à peine estre la minime partie de tout ce qui est. »

Ce magnifique dénouement, si original et

si philosophique, ne se trouve que dans le manuscrit et doit être regardé comme une des plus belles pages que Rabelais ait écrites. Nos voyageurs traversent alors « un pays plain de toutes délices, flairant, serain et gracieux autant qu'est le pays de Touraine », et retrouvent leurs navires au port.

Toute cette fin du *Pantagruel*, où l'on rencontre, seulement dans le manuscrit (chap. XLVII), cette belle définition de Dieu, qu'on a tant admirée dans Pascal : « Allez, amis, en protection de ceste sphère intellectuelle; en tous lieux est le centre et n'a en lieu aucune circonférence, que nous appelons Dieu! »; toute cette fin n'est plus d'un protestant luthérien ou calviniste, mais d'un grand philosophe, et ce philosophe ne peut être que Rabelais.





*Imprimé sur les presses de Noël TEXIER,
Typographe à Pons,*



Le 1er Septembre 1881.

337 4 300



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

 DEC 12 '82



a39003



005612584b

CE Z 8730

.L14 1881

CCO LACROIX, PAU ETUDE BIBLIC

ACC# 1309167

